TABLEAU

DE

L'EUROPE

EN JANVIER 1796

PRÉCÉDÉ

DU

TABLEAU DE L'EUROPE

en Juin 1795.

Boulos
FRC 14237
Case
FRC
14237

Hambourg, chez P. F. Fauche.

THE NEWBERRY
LIBRARY

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le Tableau de l'Europe en juin 1795 *a été publié, il y a 7 mois, en forme d'introduction au* Journal d'Altona, *et il a paru divisé en 3 numéros. Nous en donnons aujourd'hui une seconde édition pour satisfaire aux demandes multipliées qui nous en ont été faites, depuis que la première est épuisée. Le second Tableau est de la même main que le premier et doit lui servir de pendant.*

TABLEAU DE L'EUROPE

EN JUIN 1795.

Plus nous approchons de l'époque, à laquelle nos travaux journaliers doivent commencer, plus nous sommes pénétrés, plus nous sommes même effrayés de leur importance. Le caractère, qu'ont pris depuis quelques années les événemens publics, impose de grands, de redoutables devoirs à l'écrivain qui les recueille et qui les consigne dans les annales du monde. Ces devoirs sont à peine apperçus, à peine soupçonnés par le commun des hommes, qui ne voient dans le travail d'un Journaliste qu'un rôle sans conséquence: mais ils sont sentis par l'observateur, qui découvre chaque jour dans les feuilles publiques les élémens des grandes leçons que l'histoire doit un jour développer. Dans les tems ordinaires, l'inexactitude, les négligences, la partialité peuvent trouver de l'indulgence. Elles sont des crimes dans ces tems de trouble, au milieu de ces mouvemens orageux, qui compromettent les grands intérêts de l'espèce humaine, et dont par conséquent le tableau doit être une source ou d'instruction précieuse, ou d'erreurs funestes pour les générations futures. Si c'est nous exagérer l'importance de notre travail que de l'envisager sous de tels rapports, le public au moins ne sçauroit y perdre. Nous nous sommes plus d'une fois recueillis pour méditer les obligations du journaliste, considéré comme précurseur de l'histoire; et, nous l'avouerons, ces obliga-

tions se sont grossies pour nous, à mesure que la méditation nous en a rapprochés; comme ces collines, qu'a découvertes le voyageur à l'extrêmité de l'horizon, s'aggrandissent, s'élèvent à mesure qu'il s'avance, et lui offrent des montagnes escarpées, lorsqu'il est enfin à leurs pieds. Cependant son ardeur redouble; il se donne à peine le tèms de reprendre haleine, et déjà il gravit ces pénibles hauteurs. Travaillons de même à remplir la tâche que nous nous sommes imposée; et, pour y mettre tout l'ordre, toute la sagesse qui nous sont nécessaires, avant d'entrer dans la carrière, examinons le point d'où nous partons. Avant de décrire les scènes, que nous fourniront les agitations du monde civilisé; arrêtons un moment nos regards sur le grand théâtre, où elles doivent se passer. Ce sont les peuples et les cabinets qui y sont acteurs: jettons un coup d'oeil sur leurs forces, sur leur attitude: écoutons quel est leur langage, afin que cette espèce de prologue fixe sur leur situation actuelle les spectateurs contemporains; afin que, si nos feuilles méritent de trouver des lecteurs dans l'avenir, ceux-ci puissent, en les ouvrant, sçavoir quel étoit l'état de *l'Europe*, lorsque nous entreprimes de ramasser des matériaux pour son histoire.

Déjà s'approchoit le dernier lustre d'un siècle, où les hommes furent plus remuants qu'heureux, mirent les talens à la place des vertus, préférèrent l'éclat à la grandeur, frondèrent toutes les opinions comme des préjugés; et, dégoûtés des routes battues, cherchèrent la sagesse dans des écarts. La philosophie, peu contente de dominer dans la république des sciences et des lettres, avoit envahi l'empire de la politique, de la morale, de la religion même. En attaquant quelques anciennes institutions, ou vicieuses par leur nature, ou viciées par l'atteinte inévitable du tems, elle avoit provoqué mille innovations, que la raison devoit adopter, dès qu'elle croiroit pouvoir marcher sans l'appui de l'expérience. Par-tout

où cette philosophie n'avoit pas percé dans la masse même des peuples, elle avoit été appellée par les Souverains; et *Frédéric*, *Catherine*, *Joseph*, *Léopold* s'étoient empressés de l'inaugurer dans leurs états. Mais elle régnoit sur-tout chez deux peuples, qui, heureusement pour la liberté du reste de *l'Europe*, avoient toujours été désunis; qui heureusement pour les progrès des sciences, la gloire des arts, et l'honneur des lettres, avoient toujours été rivaux. L'un de ces peuples étoit depuis un siècle devenu riche, puissant, respecté, sous une constitution, qui avoit amalgamé la monarchie avec la république. L'autre, qui, pendant quatorze siècles, gouverné par une monarchie diversement modifiée dans différens âges, avoit souffert quelque fois la cruauté des *Tibère*, éprouvé plus souvent la bonté paternelle des *Titus*, et plus souvent encore pris part à la gloire des *Césars*; cet autre peuple, qui, cent ans plutôt, avoit menacé *l'Europe* de la conquérir, avide d'occuper la renommée, fatigué d'un Roi qui n'avoit que des vertus, rebuté par des Ministres qui n'avoient que de l'audace ou de l'ineptie; ce peuple avoit brisé en un clin d'oeil le sceptre antique de ses Rois: quelques secousses avoient suffi pour réduire en poudre le trône de *Charlemagne*, *d'Henri* IV et de *Louis* XIV. Dans la capitale de cette nation, renommée par sa douceur, sa générosité, sa bravoure, avoit été long-tems ouvert un volcan qui vomissoit sans cesse une lave impure et destructrice, couvroit la *France* de ruines, d'ossemens, et de cendres, et menaçoit toute la terre des mêmes dévastations. Les antres de cet *Etna* étoient remplis de faux géans, qui forgeoient des foudres pour le globe entier; et un monstre nommé *Roberspierre* avoit été le *Vulcain* de ces nouveaux *Cyclopes*, qui s'appelloient les *Jacobins*.

Les *François* frappés d'une profonde et longue stupeur, au milieu des ravages de cet épouvantable

fléau, sembloient, depuis près d'un an, sortir peu à peu de cette prodigieuse léthargie ; ils travailloient même à éteindre le feu qui les consumoit ; mais le mal sembloit exiger d'autres moyens, d'autres bras, ou du moins d'autres guides ; et il étoit encore impossible de prévoir à quelle époque pourroit luire un jour de repos pour ce peuple, qui n'avoit pas montré plus d'ardeur dans les batailles, qu'il ne montroit de constance au milieu de ses maux intérieurs. L'incendie, qui depuis six ans désoloit son superbe pays, sans l'avoir encore épuisé, avoit répandu un nouveau jour sur ses ressources, et sur celles des autres peuples de *l'Europe*, en le mettant aux prises avec eux, en l'engageant dans une lutte terrible, dont il étoit sorti, cruellement blessé sans doute, mais triomphant et glorieux.

La *Prusse*, qui avoit été placée au rang des premières puissances par le génie du grand *Frédéric*, bien plus que par le titre de Roi, donné au commencement du siècle à son ayeul ; la *Prusse* avoit paru, en 1791, changer de sentimens pour *l'Autriche*, en s'unissant avec elle dans la convention éventuelle de *Pilnitz*, pour porter secours à *Louis* XVI. L'année suivante, elle avoit joint ses forces à celles de *François* II, sans être provoquée à la guerre, comme l'étoit alors ce jeune Monarque. Mais rappellé bientôt par des intérêts immédiats à des scènes, qui se passoient plus près du centre de sa domination, renonçant à l'espoir de soumettre les *François*, et abandonnant avec rapidité les conquêtes faites sur leur territoire, *Frédéric Guillaume* s'étoit borné pendant deux ans, à un plan défensif, qui lui coûtoit peu d'hommes, peu de trésors. Se prononçant enfin d'une manière plus décidée, ce Prince venoit d'abandonner la coalition, dans laquelle avoient été successivement engagés la *Savoye*, *Naples*, *l'Angleterre*, la *Hollande*, *l'Espagne* et le *Portugal*. Il venoit de reconnoître la république des *François*, après

avoir combattu leur monarchie constitutionnelle, comme il avoit contrarié l'établissement de la monarchie héréditaire en *Pologne*, pour y redonner quelques momens d'existence à la république et à la royauté élective. La *Prusse* étoit une des puissances qui, au milieu des agitations, dont *l'Europe* étoit tourmentée depuis quelques années, avoient conservé le plus de force, le plus de vigueur: un second démembrement de la *Pologne* avoit étendu son empire: elle paroissoit en projetter un troisième; et, si les retraites de *Champagne* et de *Varsovie* n'avoient pas soutenu la réputation de ses armes, la conduite de son cabinet n'avoit pas démenti sa politique.

L'Autriche, ayant supporté presque seule sur le continent, le fardeau de la guerre contre un peuple, qui, pendant la plus longue et la plus meurtrière campagne, ne lui avoit pas laissé un instant de relâche; *l'Autriche* se trouvoit réduite ou tendoit du moins à cet état d'épuisement, qui fait un besoin de la paix au Souverain, dont le gouvernement est celui d'un père. Elle s'étoit vu enlever, pour la troisième fois en six ans, ces belles possessions, trop éloignées cependant pour être très-précieuses, dont les habitans toujours prêts à secouer, toujours prêts à regretter sa domination, fatigués alors de la disette et lassés d'une monnoye factice, formoient peut-être encore des voeux secrets pour le retour de leur Souverain. Leur position, leur caractère, leur esprit remuant, les vices d'une constitution, impuissante pour les défendre des agitateurs, faisoient mettre en problême si *l'Autriche* avoit fait une perte, et si elle devoit chercher à les reconquérir soit par un traité, soit par les armes; tandis qu'aussi leurs moeurs, leurs habitudes, leurs principes, différens de ceux de leurs vainqueurs, et leur situation en avant des boulevards de la

France rendoient douteux que celle-ci dût désirer d'ajouter leurs provinces à son territoire. *L'Autriche*, dépouillée des *Pays-Bas*, menacée dans *l'Italie*, ayant à craindre les *François* dans le *Brisgau*, séparée d'une partie de l'empire par la paix du Roi de *Prusse*, isolée en présence de ses ennemis, avoit cherché un appui dans *l'Angleterre*, allié dont l'intérêt assuroit la fidélité; et les secours qu'elle en avoit reçus, les engagemens, qu'elle avoit par là contractés, balançoient seuls les motifs qui rendoient probables des négociations de sa part avec le gouvernement *François*. On eût pu en regarder comme le prélude la paix conclue depuis plusieurs mois entre le Grand-Duc de *Toscane* et la *Convention*, si la conduite de ce Prince n'eût de tous les tems donné à connoître son affection pour la cause de la nouvelle république. Cependant le printems s'étoit écoulé, sans que les généraux autrichiens se fussent occupés d'ouvrir la campagne: si quelques membres de la Confédération *Germanique* s'étoient déjà détachés ou vouloient se détacher de leur Chef, plusieurs autres paroissoient vouloir lui rester unis: trois Electeurs et une foule de Princes, ou totalement, ou partiellement dépouillés, sembloient délibérer s'ils devoient se battre ou négocier pour recouvrer leurs états: leurs troupes se tenoient toujours prêtes à agir: *Mayence*, depuis long-tems menacée d'un siège, défendoit encore *l'Allemagne* au-delà du *Rhin*; et dans les armées ennemies que séparoit ce fleuve, on n'avoit apperçu jusqu'alors que des mouvemens insignifians.

Cette puissance, que des Princes, habiles dans l'art de vaincre et sur-tout dans l'art de gouverner, sçurent accroître et faire respecter pendant tant de siècles, en ouvrant et fermant à propos les portes de *l'Italie*, dont ils avoient les clefs;

cette puissance, à qui, dans cette crise, son excellente politique étoit devenue inutile, avoit vu non seulement l'impétuosité des *François* lui enlever toutes ses possessions *Transalpines*, mais encore leur opiniâtre courage franchir les barrières imposantes que la nature lui avoit données pour remparts; et leurs forces, profitant de la foiblesse, ou des dispositions de *Gênes*, s'avancer le long de ses côtes pour prendre à revers le *Piémont*. Menacé dans sa capitale par les traitres de l'intérieur, comme par les ennemis du dehors, le Souverain, conservant dans sa vieillesse toute la vigueur de l'âge mûr, avoit scu ne pas désespérer du salut de ses états. Il avoit fait punir les conspirateurs à *Turin*; il avoit étouffé en *Sardaigne* les feux de la sédition, et arrêté au bas des *Alpes* un ennemi, dont les succès avoient exalté le courage. Soutenant toute sa dignité au milieu de ses revers, il n'avoit pas encore demandé la paix aux vainqueurs; et il se disposoit avec *l'Autriche* à défendre un pays, dont tant de funestes expériences, transmises par l'histoire, devoient interdire aux *François* de méditer l'invasion.

Naples, que sa position livroit nécessairement à l'appui ou à l'insolence du dominateur de la *Méditerranée*; *Naples*, qui en 1742 avoit éprouvé celle des *Anglois*, ne craignoit plus, depuis qu'ils étoient maîtres de cette mer, qu'un autre *Latouche* envoyât à son Souverain un simple soldat lui dicter la loi dans son palais. Cet état, ne pouvant porter qu'un bien foible poids dans la coalition, n'avoit fait aucun mal à la *France*; et il n'en eût reçu aucun sans les ténébreuses missions des *Jacobins*, qui y avoient ourdi à plusieurs reprises des trâmes toujours audacieuses, mais toujours rompues par la sagesse du gouvernement. Le sort de *Naples*, lié à celui de toute *l'Italie*, paroissoit encore plus particulièrement uni

au sort de *l'Espagne;* et les *Bourbons*, qui en occupoient les trônes, ne sembloient pouvoir séparer ni leur cause, ni leur conduite, à l'égard d'un pays qu'avoit si long-tems gouverné leur antique Maison.

L'Espagne, la seule des puissances, qui eût officiellement témoigné quelque intérêt au sort de *Louis* XVI, la seule qui eût fait quelques efforts pour le soustraire à sa fin tragique; *l'Espagne* s'étoit montrée plus noble dans sa politique, plus grande dans son cabinet, que forte sur ses frontières, que courageuse dans ses camps. L'opiniâtre défense de *Bellegarde* l'avoit plus honorée que la conquête de cette forteresse; et c'étoit là sans doute que s'étoit réfugié l'honneur *Espagnol*. Il en étoit sorti sans tache; mais une poignée de braves, quelques bons Généraux et le malheureux *la Union* n'avoient pu suffire contre des *François*: la lâcheté, les trahisons avoient livré à ceux-ci des provinces entières; ou peut-être aussi ne les avoient-ils dues qu'à une supériorité bien décidée en forces, en talens, en ardeur guerrière. *L'Espagne* n'avoit rien perdu ni rien conquis dans les colonies: de foibles succès dans la partie *Françoise* de *St. Domingue* ne méritoient pas d'être comptés. Sa marine ne s'étoit presque montrée que dans la mémorable expédition de *Toulon;* et, quoiqu'elle en eût partagé le bonheur et les revers, la justice ne permettoit pas de lui imputer les fautes énormes qui y avoient été commises. Les *Pyrénées* s'étant abaissées, comme les *Alpes*, devant les *François*, et leurs armées ayant pénétré au coeur de *l'Espagne*, ils pouvoient espérer encore des conquêtes: mais ils avoient la sagesse de regarder les *Pyrénées* comme leurs meilleures limites au *Midi*; ils avoient d'ailleurs besoin de la paix: *l'Espagne* n'avoit paru ni la rejetter, ni la rechercher: des bruits vagues s'étoient à cet

égard tantôt accrédités, tantôt démentis; et l'on ignoroit encore si *l'Angleterre* conserveroit cet allié.

L'Angleterre sembloit devoir être plus sûre du *Portugal*. Cette puissance, qu'un de ses plus fameux ministres, (le Marquis de *Pombal*,) appelloit *une petite tête sur un grand corps*, mais dont le corps n'étoit pas en *Europe*; le *Portugal*, qui n'avoit, comme *Naples*, ou joué qu'un rôle passif, ou fourni du moins que quelques troupes, quelques vaisseaux; le *Portugal* devoit se croire comme *Naples* hors de toute atteinte, tant que la victoire resterait fidèle sur les mers au pavillon *Britannique*.

Ce pavillon, qui tant de fois pendant cette guerre n'étoit allé faire que de vaines parades sur *l'Océan*, n'avoit cependant jamais éprouvé une fortune plus constante. Victorieux dans presque tous les combats, il s'étoit sur-tout signalé dans deux grandes batailles; et les journées du 1 Juin 1794 et du 14 Mars suivant avoient appris aux *François* que sur mer l'ardeur, l'intrépidité, la constance, les talens même ne peuvent suppléer à l'expérience. Mais, comme l'avoit observé une femme célèbre, (Mdme. de *Sévigné*,) depuis la bataille *d'Actium*, aucune affaire navale n'avoit été décisive; et les triomphes maritimes des *Anglois* n'avoient pas empêché que leur ennemi ne désolât leur commerce, qu'il n'exécutât des expéditions hardies aux *Antilles*, qu'il ne reçût dans ses ports tous ses grands convois. La *Grande-Bretagne* n'avoit toutefois perdu pendant cette guerre que beaucoup d'hommes et beaucoup d'or; et de toutes les puissances belligérantes elle étoit la seule, qui eût retenu des conquêtes. Elle possédoit dans *l'Inde* tous les comptoirs *François*: la *Corse* lui assuroit un établissement dans la *Méditerranée*, où elle n'avoit pas sçu conserver *Toulon*. Toutes les *Antilles* avoient été un ins-

tant en son pouvoir: mais l'impétuosité *Françoise* et la fièvre jaune lui avoient enlevé la *Guadeloupe*; la révolte des nègres *Ste. Lucie*; et, si l'une de ces trois causes avoit heureusement disparu, les deux autres continuoient de menacer les parties envahies de *St. Domingue*. La *Martinique* seule pouvoit être défendue au moyen des secours arrivés fort à-propos *d'Europe* dans ces parages, où les *François* venoient d'attaquer *St. Vincent* et la plûpart des îles *Angloises*, moins par eux-mêmes que par les mains des *Caraïbes*. — Les armes *Britanniques*, triomphantes sur les mers, avoient eu un sort bien différent sur le continent. Elles avoient éprouvé revers sur revers, depuis la mal-adroite et fatale tentative de *Dunkerque*; et de cette ville jusqu'à *Hanovre* la marche des *François* n'eût été qu'une chasse militaire, s'il n'y avoit eu que des *Anglois* pour les arrêter; non que ceux-ci fussent sans talens, encore moins sans bravoure; mais l'ordre, l'activité, l'harmonie, la discipline même leur manquoient. — Plus heureux ou plus habile dans l'administration intérieure que dans ses plans militaires, le Ministère *Anglois* avoit non seulement prévenu tous les complots désorganisateurs du *jacobinisme*, mais encore avoit vaincu toutes les oppositions de ce parti, dans lequel le génie de la liberté *Angloise* entretenoit sans cesse des sentinelles vigilantes pour arrêter, pour modérer du moins les déviations de la route constitutionnelle. Toute épuisée qu'étoit *l'Angleterre* dans ses finances par des dépenses énormes, par des subsides qui lui faisoient supporter presque tous les fraix d'une guerre ruineuse, elle étoit la seule puissance, qui pût prendre devant les *François* une attitude imposante. Elle conservoit son empire sur l'élément, dont elle avoit toujours ambitionné la domination: sa marine commençoit même à devenir plus active, à mieux protéger son commerce, dé-

puis que l'Amirauté avoit changé de Chef. Redoublant de zèle pour la *Vendée*, au moment où ce parti avoit, au moins en apparence, cessé d'exister, elle lui présentoit encore l'amorce d'un espoir mille fois trompé: elle menaçoit toujours, ou feignoit toujours de menacer les côtes de la *Bretagne* et du *Poitou*, où elle paroissoit se flatter que le royalisme n'étoit assoupi que d'un faux sommeil. Elle avoit perdu deux de ses alliés, la *Prusse* et la *Hollande*: mais la paix de la *Prusse* couvroit le pays de *Hanovre* et les *Hollandois* étant devenus ses ennemis dans le traité qu'ils venoient de conclure avec les *François*, elle pouvoit, d'après les principes de la politique moderne, gagner à cette perte la libération d'une dette immense, et l'acquisition de possessions très-importantes dans les *Deux-Indes*.

La *Hollande*, comme puissance, paroissoit avoir besoin d'une nouvelle création. Entraîné dans une lutte trop au-dessus de sa foiblesse, ce corps politique, depuis long-tems frappé de langueur, depuis long-tems cherchant à en guérir, étoit parvenu à une crise, où il étoit impossible de ne pas appercevoir des symptômes de destruction. L'hyver le plus rigoureux du siècle, bien plus que la bonne volonté des habitans, avoit livré ce pays à la *France*. Pressuré tour à tour par les troupes vaincues et par les troupes victorieuses; ne pouvant sur mer, ni se défendre lui-même, ni compter sur l'appui de ses nouveaux alliés, il avoit vu cesser ce commerce nourricier qui seul pouvoit l'alimenter. Un gouvernement, vicieux dans ses principes, plus vicieux encore dans ses développemens, avoit été détruit sans résistance; mais il n'avoit pas été remplacé; et la liberté de la *Hollande* lui avoit été garantie par un peuple, qui, après six années d'efforts et de malheurs, n'avoit pu encore déterminer comment il jouiroit de la sienne. Les enfans opulens mais foibles de ces *Bataves* pauvres mais puissans, qui avoient jadis brisé le joug de

Philippe, et enchaîné les vagues frémissantes de l'*Océan*, venoient d'acheter par de prodigieux sacrifices la protection ou plutôt la domination de leurs voisins. La *Flandre Hollandoise*, des places importantes, le port de *Flessingue*, cent millions de florins, l'ouverture de l'*Escaut*, et les réquisitions en tout genre, qui avoient été le prélude de ces concessions, étoient le prix du phantôme d'indépendance qu'ils avoient conservé: ils étoient réduits à craindre que la *Russie* ne s'entendît avec l'*Angleterre* pour leur fermer la navigation de tous les parages du *Nord:* ils étoient forcés de trembler pour leurs précieuses possessions d'outre-mer: et, dans la perspective inquiétante d'un avenir toujours obscur, la magnifique, la populeuse *Hollande* ne pouvoit manquer d'entrevoir pour ses nombreuses et superbes cités le sort effrayant des villes jadis si florissantes de la *Flandre*.

Tandis que la Révolution *Françoise* avoit armé et affoibli tant de nations, bouleversé ou menacé tant de gouvernemens, d'autres états, soit par impuissance, soit par intérêt, soit par sagesse, étoient restés dans une inaction, que l'observateur ne pouvoit indifféremment appeller pour eux tous neutralité. Ce repos de la partie inactive de *l'Europe* eût été fort effrayant pour la partie agitée, si dans la première il n'eût existé des germes indestructibles de division, qui devoient éloigner toute possibilité de coalition contre la seconde. Parmi les Puissances qui s'étoient bornées à être spectatrices du cruel combat, que la France soutenoit depuis trois ans, on en distinguoit d'abord deux du premier ordre, qui ne s'étoient jamais trouvées dans le même bassin de la balance politique. *Asiatiques* et *Européennes* tout à la fois, on eût dit que le génie tutélaire de *l'Europe* avoit soin de les tenir divisées, pour écarter de ses domaines l'influence de *l'Asie*. Des guerres malheureuses, des paix humiliantes, des sacrifices énormes n'avoient pas tellement

lement affoibli la *Porte* qu'elle ne pût encore faire craindre son inimitié à la *Russie;* qu'elle ne pût même en devenir la rivale, si l'ame forte et ardente d'un *Pierre le Grand* s'y trouvoit un jour dans quelque Sultan ou quelque Ministre. Rien n'annonçoit enfin que la *Russie* pût de si tôt réaliser les voeux de ces philosophes, qui, jadis admirateurs de *Catherine*, l'avoient si souvent invitée à allumer les feux de la guerre, pour aller arracher au despotisme les ruines de la *Grèce*, et faire luire encore une fois sur cette terre célèbre le soleil de la liberté.

Catherine avoit du sourire plus d'une fois, mais sourire de pitié à ces invitations si peu philosophiques. De vrais philosophes lui eussent dit que, quand on gouverne un empire qui s'étend de la *Mer Noire* à la *Mer Glaciale*, et de la *Suède* à la *Chine*, ce n'est pas à en reculer les limites qu'un Souverain doit mettre sa gloire, mais à l'aggrandir par ces conquêtes morales, qui, au lieu de coûter des larmes à l'humanité, peuvent seules faire son bonheur et sa joie. Ces victoires sur l'ignorance et la barbarie, ces triomphes, dont le créateur de l'Empire avoit sçu joindre les palmes immortelles aux lauriers ensanglantés de *Mars*, trois Femmes après lui avoient sçu les perpétuer, vengeant ainsi leur sexe dans ces climats sauvages des injustices que lui avoient faites les Législateurs chez les peuples les plus polis. Digne émule des trois Souveraines qui l'avoient précédée, *Catherine II* ne s'étoit pas traînée, elle avoit marché sur leurs traces, avec dignité, avec grandeur. Loix, police, discipline militaire, marine. commerce, manufactures, sciences, beaux arts, tout s'étoit perfectionné sous son gouvernement, brillant, fortuné pour ses peuples, mais malheureusement peu généreux pour ses voisins.

Des calculs politiques, plus que la soif de conquérir, avoient armé *Catherine* à plusieurs repri-

ses contre un peuple qu'elle eût pu protéger, qu'elle eût pu sauver. La *Pologne*, qui avoit jadis commandé à *Moscou*, sauvé *Vienne*, et reçu les hommages de la maison de *Brandebourg*, avoit été démembrée par la *Russie*, l'*Autriche* et la *Prusse*, réunies pour s'en partager les lambeaux. En vain cette nation avoit cherché dans l'établissement d'un régime sage et vigoureux le remède de tous les maux, que lui avoit faits un gouvernement foible et anarchique: à peine avoit-elle tracé le plan du nouvel édifice social, sous lequel elle comptoit trouver le repos; à peine en avoit-elle élevé les premiers fondemens, que les mêmes ennemis s'étoient unis pour les détruire; et un nouveau démembrement en avoit été la suite. N'ayant pas réussi dans une révolution modérée, elle avoit tenté une révolution tumultueuse et sanglante: elle avoit d'abord obtenu des succès; la *Prusse* avoit inutilement employé ses forces pour les arrêter: mais la *Russie* n'avoit eu en quelque sorte qu'à paroître; et, comme si à la tête d'un seul homme eût tenu la destinée de tout un Peuple, le Chef de la Confédération, *Kosciuzko* n'avoit pas été plutôt pris, que les *Russes*, fondant sur la *Pologne*, comme fond un torrent sur une terre déjà accoutumée à ses dévastations, s'étoient montrés avec précipitation aux portes de *Varsovie*, y avoient éteint dans des flots de sang les feux de l'insurrection, et avoient dispersé comme la poussière ces *Polonois*, qui quelques jours auparavant avoient forcé les *Prussiens* à la retraite. La *Russie*, bien plus que la *Prusse*, sembloit tenir encore en ses mains le sort de la *Pologne*. On ignoroit si elle lui laisseroit un nom, quelque territoire et un gouvernement: mais quel que fût le sort, quelle que fût désormais l'existence de ce malheureux pays, il ne pouvoit plus être considéré dans la grande Société que comme un membre mort civilement, et n'ayant

plus dans l'ordre politique ni rang, ni droits, ni propriété.

Au milieu de tous ses efforts, de tous ses malheurs, la *Pologne* n'avoit pas trouvé plus de ressources, plus d'appui dans la République des *François*, que leur Monarchie ne lui en avoit fourni autrefois. Ils s'étoient empressés de traiter avec un de ses plus ardents ennemis, le Roi de *Prusse:* si celui-ci leur avoit sacrifié le *Stadhouder*, ceux-là lui avoient sacrifié la liberté *Polonoise;* et, comme s'il eût existé un pacte, dont tant de faits d'ailleurs démontroient l'impossibilité, de même que la nouvelle République n'avoit secondé la cause des *Polonois* que par des voeux stériles, de même la *Russie* s'étoit bornée à une haine et à des démonstrations sans conséquence contre la Révolution *Françoise*.

La *Porte*, mieux placée que la *France* pour secourir la *Pologne*, et plus intéressée à en prévenir l'anéantissement, n'avoit cependant rien fait pour le retarder. La prudence de sa politique ne lui avoit pas permis de se déclarer, avant d'être enhardie par de grands succès. Elle avoit accueilli les députations des Insurgens *Polonois;* elle avoit paru même faire des préparatifs de guerre; elle s'étoit trouvée dans cet état d'incertitude, d'où un grand événement pouvoit seul la faire sortir: mais la prise de *Kosciuzko*, la marche rapide et triomphante de *Suwarow*, et l'assaut décisif du Faubourg de *Prague*, en éloignant du *Divan* toute idée d'attaque, avoient justifié la lenteur de ses délibérations. Resserré de plus en plus par sa puissante ennemie, la *Porte* sembloit moins en redouter l'aggrandissement sur le continent que les prétentions sur les Mers *Orientales*. Elle s'attachoit à préparer dans le silence de la paix tous ses moyens de résistance; et ils devoient se fortifier par la Révolution qui venoit de s'opérer dans des branches

importantes de son administration. Le Gouvernement travailloit à abattre le mur, qui séparoit la *Turquie* de la civilisation *Européenne*. Il appelloit auprès de lui les lumières, qui devoient améliorer l'éducation publique, répandre la connoissance des langues, changer ou perfectionner la tactique militaire, former de bons ingénieurs, mettre les soldats sur le même pied que ceux des autres Puissances, et dissiper tous les préjugés nuisibles qu'entretenoit depuis des siècles un respect superstitieux pour le *Coran*. Ces innovations excitoient des murmures parmi les *Janissaires*, dont elles devoient affoiblir et détruire même l'influence; mais le *Divan* et l'*Uléma* étant d'accord sur les avantages qu'elles promettoient à la nation, tout faisoit présager que la barbarie expirante se débattroit en vain pour les empêcher. Ces *Turcs* d'ailleurs, si décriés, mais qui auroient pu faire rougir plus d'une Puissance Chrétienne par leur fidélité en politique, se disposoient à aller s'éclairer et veiller sur leurs intérêts dans les différentes Cours de l'*Europe*, où ils devoient avoir désormais des Ambassadeurs permanents. Attachés à la *France* par des liens, dont l'origine remontoit jusqu'à *François I*, mais abandonnés depuis 30 ans par les Ministres des deux derniers Rois, les *Ottomans* avoient cependant été sourds, ils résistoient encore aux instances multipliées que faisoit la *Convention* pour être officiellement reconnue. Ils avoient sçu apprécier et ses offres et ses moyens contre la *Russie*: leur sagesse ne leur avoit pas permis de perdre de vue les flottes qui faisoient la loi sur la *Méditerranée*: ils avoient en 1794 envoyé un Ambassadeur extraordinaire entretenir la bonne intelligence avec la *Grande-Bretagne;* et le calme, avec lequel ils observoient la marche des événemens, ne pouvoit plus être comparé à l'indolence funeste, qui leur avoit coûté tant de revers.

De toutes les Puissances neutres, la *Suède* étoit encore la seule Monarchie, qui eût rétabli avec la *France* tous ses anciens rapports politiques. Le trône, sur lequel s'étoit médité le premier plan d'attaque contre la Révolution *Françoise*, avoit été le premier, d'où fussent partis des témoignages d'amitié pour la *Convention Nationale*. *Gustave III* avoit péri de la main d'un assassin; et le Duc de *Sudermanie*, prenant après lui les rênes du Gouvernement, avoit pensé que, pendant une minorité toujours exposée à des orages, et sous les yeux, sous le canon pour ainsi dire d'une Puissance, dont la haine n'étoit pas refroidie, une saine politique commandoit la neutralité. Ainsi ce pays, dont l'alliance avoit été si souvent onéreuse aux *François;* ce pays, où la Royauté s'étoit sortie avec leur secours de l'avilissement, dans lequel l'avoit long-tems retenue un Sénat usurpateur; ce pays étoit resté pendant trois ans dans une indifférence au moins apparente sur le sort de ses Alliés; indifférence qui avoit favorisé son commerce, et laissé au Régent, avec tous les moyens de défendre son autorité, tout le tems nécessaire pour l'éducation militaire et politique de son Pupille. Mais le voile de l'indifférence venoit de se lever; et le Régent, bien persuadé sans doute qu'on n'entendroit plus dans la *Convention* vanter le patriotisme d'*Ankerströem*, comme *Grégoire* l'avoit fait 18 mois plutôt, avoit envoyé le Baron de *Stael* fraterniser avec cette Assemblée, et lui porter tous ses voeux pour la prospérité de la République.

Telle n'avoit pas encore été la conduite du *Danemarck*, qui se maintenoit toujours dans les bornes d'une rigoureuse neutralité. Cet État, que sa position sembloit condamner à une dépendance éternelle de l'*Angleterre* et de la *Russie*, se montrant dans ces circonstances bien supérieur à sa position, avoit sçu ne craindre ni la *Russie*, ni l'*An-*

gleterre. Il avoit répondu avec une dignité ferme et soutenue aux représentations quelquefois impérieuses, aux menaces indirectes, qui se retrouvent souvent dans le langage diplomatique des Puissances accoutumées à ne pas éprouver de contradiction. Unissant ses forces maritimes à celles de la *Suède*, le *Danemarck* avait mis le pavillon neutre à l'abri de toute insulte; et, chaque fois que ses droits avoient été violés, son Ministre avoit fait écouter ses plaintes par le Cabinet de *St. James*, réparer tous les torts, redresser tous les griefs, corriger toutes les erreurs. Sous un Gouvernement paternel, sous une Administration, sage, éclairée et bienfaisante, les *Danois* avoient goûté toutes les douceurs de la paix au milieu des agitations convulsives, qui avoient ébranlé l'*Europe* jusques dans ses fondemens. En même tems que le Commerce prospéroit, les loix étoient perfectionnées, les sciences cultivées, les arts florissants; le peuple étoit heureux; le Gouvernement jouissoit de son ouvrage. . . Mais un nuage affreux étoit venu tout à coup obscurcir un horizon si pur: un de ces fléaux; que toute la sagesse des hommes ne peut prévenir, un incendie, pareil à celui de 1728, venoit de réduire en cendres le tiers de la capitale; et des milliers de Citoyens, dont les habitations avoient été la proie des flammes, ne mettoient quelque espoir de consolation que dans l'humanité, dans la sollicitude d'un Souverain et d'un Ministre, dont ils n'avoient jamais mieux apprécié les vertus. Ainsi, lorsque la foudre a frappé et détruit la bergerie, à la vue du troupeau effrayé, les brébis désolées se serrent, se pressent autour du pasteur qui les chérit, qui les guide, et dont les tendres soins ne leur furent jamais plus nécessaires.

Les États neutres du *Midi* n'avoient pu attacher les yeux de l'observateur, comme l'Empire du *Levant*, celui de *Russie*, ou les royaumes du *Nord*,

appellés par leur importance à un rôle bien différent de celui, auquel sont bornées les petites Républiques. Celles d'*Italie*, dont le sort, lorsque cette belle contrée devenoit le théatre de la guerre, étoit toujours de voir leur territoire, si non envahi, du moins occupé par l'une des parties belligérantes, faisoient des voeux ardents pour une paix, qui devoit éloigner d'elles une telle calamité. *Gênes* en avoit déjà ressenti l'atteinte: les *François* occupoient encore plusieurs points sur ses possessions. Les *Vénitiens*, qui, échappant autrefois par un concours de courage, d'adresse et de bonheur à une ligue redoutable, avoient fait consacrer cette maxime, oubliée depuis, que *les grandes Puissances s'affoiblissent en s'unissant;* les *Vénitiens*, qui n'étoient plus depuis long-tems les *Vénitiens* du seizième siècle, mais qui donnoient aux Peuples et aux Rois, l'exemple devenu peu commun du respect pour les grandes infortunes et d'une noble hospitalité; les *Vénitiens* avoient à craindre de voir dans peu, comme les *Génois*, des troupes étrangères au milieu d'eux, si la guerre étoit poursuivie avec vivacité par les *François*. *Vénise*, et *Gênes* trouvoient en attendant une compensation de quelques maux, de quelques inquiétudes inévitables, dans un commerce lucratif avec la *France;* et celle-ci payoit par là les violations passées ou futures d'une neutralité, qui pour certains états est toujours le synonyme d'impuissance.

La *Suisse*, bien supérieure par tous ses moyens aux petites républiques d'*Italie*, trouvoit dans le commerce avec la *France* les mêmes avantages que *Vénise* et *Gênes*, sans avoir à essuyer les mêmes alarmes. Les excès commis sur les corps, qu'elle entretenoit à la solde du Monarque *François*, avoient fait un moment espérer aux Puissances liguées qu'elle grossiroit le faisceau de la coalition: l'Angleterre lui avoit parlé quelquefois sur le même

ton qu'aux autres états neutres; mais le besoin de la paix étoit le sentiment le plus profondément gravé dans le coeur des *Suisses*. Leur gouvernement, composé de tant et de si disparates élémens, devoit craindre les plus légères secousses: ils étoient pauvres; ils devoient redouter les grandes dépenses. Leurs montagnes d'ailleurs ne les avoient pas rendus inaccessibles à un ennemi souvent dangereux, à l'amour du gain. La paix la plus longue, dont ait joui aucun peuple dans les temps modernes, avoit émoussé leur ardeur, comme rouillé leurs armes: ils étoient toujours braves; mais ils n'étoient plus belliqueux; et la statue de *Tell*, et l'ossuaire de *Morat* ne faisoient peut-être alors pas plus d'impression sur leurs ames, que n'en produisoient sur leurs yeux les beautés innombrables, les beautés indescriptibles de la nature, au milieu desquelles ils vivoient pour la plûpart sans en être frappés. Ces alliés perpétuels de la *France*, étoient restés unis au gouvernement, soit révolutionnaire, soit démocratique, comme ils l'avoient été à la Monarchie; et leur pays, devenu le centre des négociations, étoit le tranquille théâtre, où se jouoient ces scènes de conciliation et de paix, qui ne terminent souvent les guerres, que pour en préparer de nouvelles.

Une république, qui, fondée dans une autre hémisphère, devoit encore trouver place dans le tableau d'un pays auquel l'attachoient d'intéressants, de nombreux rapports; une république aussi difficile à imiter pour les vieux peuples, que l'est la jeunesse pour la décrépitude, ou la vertu pour la corruption; les *États-Unis*, enfants des sociétés *Européennes* et redevables au moins en partie à la *France* du rang qu'ils s'étoient assurés dans l'ordre politique; les *États-Unis*, n'avoient pris aucune part active à la grande querelle où la *France* se trouvoit si cruellement engagée. Mais leur neu-

tralité n'avoit été ni foible, ni timide. Dans un temps, où en *Europe* plus d'un gouvernement avoit souffert que des Envoyés *Jacobins* jettassent autour de lui des semences de trouble et de désorganisation, le Président du Congrès avoit forcé les *François* à rappeller un Ministre, dont il avoit à se plaindre. Menacé tout à la fois par les *Anglois* et par les *Indiens*, il avoit attaqué, battu, mis ceux-ci en déroute: il avoit offert noblement à ceux-là la paix ou la guerre; et un traité, propre à éloigner de nouvelles difficultés sur les limites des deux puissances, des conditions avantageuses au commerce *Américain*, avoient été l'effet de cette attitude courageuse. Ce gouvernement n'avoit pour se conserver, pour se fortifier, pour prospérer, que sa sagesse, son commerce, et ces attraits si séduisans de liberté, de calme, de bonheur, qui, appellant chaque jour une foule d'étrangers sur ses rivages, y préparoient le règne de l'agriculture et des arts. Les victimes sans nombre de l'anarchie ou du despotisme y appercevoient la consolante perspective d'une patrie nouvelle, de nouveaux foyers; et l'imagination, qui toujours ou tyrannise ou flatte les malheureux, multiplioit, embellissoit les dons, les charmes, les jouissances, que la nature leur promettoit sur une terre, dont le sein fécond s'ouvroit à de faciles efforts.

L'émigration, qu'on remarquoit depuis dix ans dans diverses contrées de l'*Europe*, d'où partoient de tems en tems des colonies pour aller peupler le vaste continent de l'*Amérique*, s'accroissoit chaque jour et devenoit assez sensible pour inquiéter quelques gouvernemens, qui sembloient s'occuper de l'arrêter. Mais tout annonçoit que les mesures prohibitives ne pourroient servir que les *États-Unis*, si de grands événemens ne mettoient un terme à cet état d'incertitude et d'anxiété que l'ébranlement de

tous les états avoit produit. Cet ébranlement avoit rompu ou relâché non seulement les liens politiques qui unissoient ces États entr'eux, mais encore ceux qui attachoient les peuples aux gouvernemens, et, parmi ces peuples, les noeuds qui lioient les familles et les individus. L'esprit de parti, devenu universel, avoit banni toutes les douceurs, détruit même toute la sûreté de la vie sociale: la chaleur des dissensions politiques en avoit flétri tous les charmes: les sciences et les arts, destinés à en faire l'ornement, sembloient avoir suspendu leur marche, ou trouvé le terme de leurs progrès. Les lettres étoient encore la consolation, le délassement, l'occupation même d'un certain nombre d'hommes, assez heureux pour en connoître le prix; mais elles n'étoient plus cultivées avec ce succès, avec cet éclat qui en étendent l'empire, qui en propagent les bienfaits. La poësie languissoit, n'étant plus nourrie de ces sentimens qui élèvent l'ame, qui exaltent l'esprit, qui embrasent le coeur. Le ton du siècle les avoit rendus ridicules: le scepticisme avoit remplacé la religion, le froid raisonnement l'enthousiasme, et le libertinage l'amour. Tout annonçoit le besoin d'une régénération morale; mais l'histoire, qui n'en fournissoit aucun exemple, n'en laissoit aucun espoir. D'ailleurs, en supposant cette régénération possible, elle tenoit à la volonté, au zèle, à l'habileté des gouvernemens; et les gouvernemens avoient à s'occuper de leur conservation, de leurs rapports mutuels. Ils avoient sur-tout à guérir la lèpre financière qui les avoit tous atteints, et dont la Révolution *Françoise* avoit démontré tout le danger. Ils avoient encore à corriger, ou plutôt à refaire à neuf le systême politique de l'*Europe.* Cet équilibre, qui avoit coûté tant de soins, tant de peines, tant de sang; cet équilibre n'existoit plus; la balance étoit agitée; les poids en étoient déplacés et confondus: le moment approchoit sans

doute où un nouvel ordre alloit s'établir: mais il n'appartenoit ni aux puissances neutres ni aux puissances belligérantes, de déterminer la place que désormais elles occuperoient; et toutes les alliances, toutes les fédérations, tous les plans paroissoient inévitablement subordonnés au parti que prendroit la *France*, en terminant enfin sa trop longue révolution.

Le temps n'étoit plus, où quelques Puissances, peut-être fatiguées de l'éclat d'une couronne rivale, peut-être jalouses de la gloire et des forces d'un peuple, toujours dangereux pour ses ennemis, avoient pu se réjouir d'une révolution propre à les débarrasser de cet éclat importun, à ternir cette gloire, à couper, à relâcher du moins le nerf de ces forces. Le temps n'étoit plus, où ces Puissances avoient paru se jouer d'une Nation, qu'elles croyoient épuisée, et l'indiquer à la risée des peuples, comme on voit quelquefois des hommes, avides et imprudens, compter follement sur la vieillesse ou les blessures du Lion qu'ils exposent à la curiosité publique, et qui bientôt les menacera de les dévorer. Ce tems d'illusion étoit déjà loin; et la *France*, qu'un grand Orateur avoit cinq ans auparavant effacée au Parlement d'*Angleterre* de la carte politique de l'*Europe*; la *France* tenoit toutes les Nations de l'*Europe* attentives à l'usage qu'elle feroit d'une longue suite de succès et de victoires. Cependant, affoiblie par ses triomphes mêmes, ruinée par ses conquêtes, désolée par une foule de maux intérieurs, que ses lauriers ne pouvoient adoucir, la *France* éprouvoit le besoin le plus pressant de ce repos, que les hommes cherchèrent, lorsqu'ils se réunirent en société, et qui s'évanouit, chaque fois que, revenant pour ainsi dire à l'état de nature, ils soumettent les droits de la justice à la loi du plus fort; de ce repos, qui acquiert plus de prix, à mesure que la privation s'en prolon-

ge. Mais ce repos si précieux, si nécessaire, ce n'étoit pas des puissances que les *François* pouvoient le recevoir; c'étoit d'eux-mêmes.

Depuis quelques mois les *François* paroissoient sincèrement occupés de chercher un port, un asile contre les tempêtes révolutionnaires, de mettre un terme aux secousses, aux agitations qui les déchiroient. Pour atteindre ce but, ils avoient deux grands travaux à entreprendre, à perfectionner; ils avoient à faire la paix, à établir un Gouvernement.

Quelque nombreux que fussent encore les ennemis de la *France*, la paix extérieure paroissoit pour elle l'ouvrage le moins difficile; et la continuation de la guerre le mal le moins redoutable. Elle étoit venue facilememt à bout d'affoiblir une coalition, effrayante au premier aspect par le nombre et les moyens de ses Membres; mais qui n'avoit jamais paru formidable à quiconque avoit observé l'incohérence des motifs qui lui avoient donné naissance, et le défaut d'ensemble, l'absence totale d'accord et d'harmonie, qui l'avoient condamnée à la nullité dès son berceau; où, pour parler plus juste, cette résistance, cette opposition invincible entre les élémens dont elle étoit formée; vices irrémédiables, qui furent communs à presque toutes les ligues; et qui, commençant par les paralyser, devoient finir par les dissoudre.

La République *Françoise* avoit été reconnue par le Roi de *Prusse*, qui, pour se séparer des autres Puissances liguées, n'avoit eu à rompre que de foibles liens. Il avait proposé aux Princes de l'Empire, soit divisés, soit réunis, de leur rendre la paix à titre de médiateur; et *François II.* étoit obligé de la négocier, comme chef de la Confédération *Germanique*, pour éloigner une scission funeste qui sembloit le menacer,

pour éviter de rester à la tête du Corps, abandonné par la plûpart des Membres; pour ne pas s'aliéner des États, dont la coopération lui étoit moins importante que l'inimitié dangereuse.

La *Hollande*, d'ennemie de la *France*, étoit devenue son alliée. Tandis que ses possessions dans les *Deux-Indes*, dont, par une singularité ou par une foiblesse bien remarquable, il n'avoit pas été question dans son traité avec les *François*, tandis que ces possessions importantes alloient devenir la proie de ses anciens ou de ses nouveaux dominateurs, son or, ses magasins, ses arsenaux, ses ports, ses vaisseaux, ses chantiers, tout ce qu'elle possédoit, tout ce qui pouvoit être à la convenance des *François*, devoient servir à réparer leurs pertes, à diminuer leur pénurie, à adoucir la rigueur de leur situation.

L'*Espagne*, retenue dans les liens de la coalition, soit par le sentiment de sa dignité, qui se refusoit à une paix humiliante, soit par l'influence de l'*Angleterre*, qui lui faisoit craindre son pouvoir sur les Mers, l'*Espagne*, en continuant la guerre avec plus d'énergie et moins de malheur, en rendant une troisième campagne aussi brillante pour elle que la seconde avoit été désastreuse; l'*Espagne* ne pouvoit espérer d'autre avantage sur les *François* que celui de reconquérir les Provinces qu'ils avoient envahies, et de se reporter ainsi au point où elle se trouvoit avant une rupture, qu'elle avoit cherché à prévenir par tous les sacrifices, excepté celui de l'honneur.

Il ne restoit donc à la *France* d'ennemis à compter que l'*Autriche* et l'*Angleterre*; et les probabilités d'une paix prochaine n'étoient peut-être éloignées que par le désir des *Anglois* de conserver leurs conquêtes maritimes, et par les pré-

tentions de la *France* sur ses invasions continentales.

François II. venoit de perdre dans les *Pays-Bas*, le seul point, qu'il y eût conservé depuis la retraite de ses troupes. Une place fortifiée par la nature, et que l'art avoit presque mise au dessus des attaques de l'art, *Luxembourg* isolé depuis neuf mois, n'ayant reçu aucun secours, n'ayant pas même paru occuper la sollicitude de l'*Autriche*, venoit de tomber au pouvoir des *François*, qui s'étoient bornés à le bloquer; et le vieux, le fidèle et brave *Bender*, après avoir courageusement attendu le dernier période de la disette, s'étoit vu forcé de se rendre prisonnier à une Nation, qu'en 1790 son nom seul sembloit menacer.

Tout faisoit présager que les *François* porteroient leurs plus grands efforts dans l'*Italie*, dans le *Brisgau*, en même tems qu'ils chercheroient à frapper quelques coups sur les Mers, ou plutôt dans les Colonies. Sans obtenir avec leurs flottes des triomphes, qu'ils ne pouvoient se flatter d'acheter qu'au prix d'une guerre très-longue et de revers multipliés; sans parvenir même à balancer la supériorité de l'*Angleterre*, ils pouvoient à force d'hommes, de dépenses et de sacrifices, ils pouvoient, avec le secours des Nègres, répéter l'expérience qu'ils avoient faite en 1794 sur la *Guadeloupe*, et enlever au moins une partie des *Antilles* à la domination *Britannique*. Sur terre, des paix partielles leur permettant de resserrer leurs forces, et n'ayant plus à les diriger que vers deux ou trois points, où ils avoient déjà obtenu de grands avantages; sur terre, où les talens et l'activité des *Pichegru*, des *Jourdan* pouvoient encore les guider dans le chemin de la victoire; sur terre

leurs succès eussent paru plus assurés, si l'inaction presque totale de leurs troupes, dans la saison la plus favorable à la guerre, n'avoit fait soupçonner que l'ardeur du soldat et celle du Gouvernement s'étoient rallenties; si une longue disette n'avoit rendu très-difficiles les approvisionnemens des armées; si l'état des finances n'eût empiré chaque jour; si enfin la situation intérieure de la *France* n'eût annoncé que la *Convention* auroit besoin de ses forces pour se défendre elle-même contre les nombreux ennemis qu'elle avoit parmi les *François*.

La *France*, livrée successivement depuis 1788 à divers partis, dont chacun avoit voulu faire une révolution, non pour la *France*, mais pour lui-même, sentoit la nécessité d'établir un gouvernement vigoureux, qui s'élevât comme un rocher inébranlable au milieu de l'océan des passions, des intrigues, des cabales, des factions; et contre lequel vinssent se briser leurs vagues tumultueuses. Ce Gouvernement étoit le grand-oeuvre, dont chacun parloit, après lequel chacun soupiroit, sans que personne espérât peut-être de bonne foi qu'il fût le résultat des travaux auxquels se livroient des ouvriers, dont aucune épreuve n'avoit démontré l'habileté. La *Convention*, qui avoit paru quelque fois réduite à manifester des regrets amers sur la perte de la confiance publique; qui, gouvernée par l'opinion, s'étoit cru un moment forcée d'abandonner le timon des affaires et d'appeller des successeurs; la *Convention*, qui consacroit une partie de ses séances à révoquer les décrets qu'elle avoit prononcés dans d'autres; qui avoit sans cesse à s'occuper des soins de sa propre conservation; qui venoit de voir le sanctuaire de sa puissance envahi par une horde de brigands, et ses Membres tomber à la tribune même sous le couteau des assassins; la *Conven-*

tion, qui, depuis un an, étoit obligée de rejetter à tout moment de son sein des monstres qu'elle envoyoit à l'échafaud ou aux carrières; qui chaque jour déploroit l'avilissement, sous lequel elle avoit gémi pendant la tyrannie du plus infâme des scélérats; la *Convention* en butte aux perfides sectateurs de cet atroce tyran, non moins détestée par les partisans de la Monarchie, décidés à ne jamais composer avec la République; menacée par les *Jacobins* dans le *Midi*, et par les Royalistes dans l'*Ouest* de la *France*; la *Convention*, dans une situation aussi pénible, aussi critique, aussi périlleuse, au milieu de tant d'agitations, après tant de pertes, possédoit-elle les lumières qu'exigeoit le plus grand, le plus difficile ouvrage des hommes, et ce calme, hors duquel les lumières ne sont souvent que de trompeuses lueurs; et cette confiance, dont la sanction peut seule rendre utiles les meilleurs travaux? Telle étoit la question que se faisoient les hommes exempts de tout esprit de parti. Les *Francois* attendoient, avec une impatience mêlée de crainte, le nouveau plan de gouvernement qui devoit être incessamment proposé: mais on ne se flattoit pas que ce plan eût en sa faveur la garantie de l'expérience: cette troisième Constitution devoit être encore un essai; et personne ne pouvoit se promettre que, préférable à tous ceux qui avoient été faits depuis six ans, celui-ci ne plongeât pas dans de nouveaux malheurs le peuple, sur lequel il alloit être tenté. Cependant aux approches du moment décisif, où la *Convention* devoit se livrer à de si grands travaux, cette Assemblée avoit cherché à secouer le joug de ces tribunes où la plus dégoutante populace avoit si long-tems gouverné la *France* par ses trépignemens et ses vociférations. La *Convention* n'admettoit plus pour au-

auditeurs que des Citoyens dont ses Agens lui répondoient. Elle s'étoit même entourée d'une force armée, d'un appareil militaire capable d'imposer à ses ennemis. Instruite par l'expérience et par les services que lui avoient rendus les troupes réglées dans sa dernière lutte contre les *Jacobins*, elle avoit appellé divers régimens, soit dans la capitale même, soit aux environs: et l'armée, qui jusqu'alors avoit été tenue éloignée du centre, où se réunissoient, où s'exerçoient tous les droits de la République, avoit fait ainsi un pas vers le gouvernement, sur lequel ses succès, sa force et l'adroite ambition d'un Chef renommé pouvoient quelque jour lui donner une grande influence.

Malgré les mesures prises par la *Convention* pour faire respecter son autorité, pour consolider sa puissance; malgré les moyens répressifs qu'employoient ses Commissaires dans les départemens; malgré la victoire qu'elle venoit de remporter à *Toulon* sur les *Jacobins*, elle ne se déguisoit pas qu'ils étoient encore à craindre, qu'ils menaçoient encore journellement son existence. Les *Jacobins* comptoient sur les effets de cette disette, qui désoloit la *France*, et sur-tout la capitale; ils calculoient qu'elle pouvoit, d'un moment à l'autre, pousser le peuple au désespoir, et l'armer contre le gouvernement, qu'il regarderoit comme l'auteur de ses souffrances: ils redoubloient d'efforts pour tirer parti de ce fléau, avant que les rigueurs pussent en être adoucies par l'espoir consolant d'une récolte prochaine. Les *Jacobins* mettoient encore leur espoir dans le prodigieux délabrement des finances, dans l'énormité des dépenses, qui absorboient des milliards en quelques mois; dans le discrédit toujours croissant, ou plutôt, dans la chûte totale des assignats, déjà plus avilis que ne l'avoient jamais été les billets de *Law*; dans la né-

cessité d'une banqueroute qu'aucun déguisement ne pourroit plâtrer; et dans la perspective des secousses, qui en seroient les suites inévitables. Cependant les *Jacobins* étoient l'objet de l'horreur et de l'exécration de tout ce que la *France* renfermoit d'ames honnêtes. A *Paris* plusieurs d'entre eux avoient péri sous cette hache, qu'ils avoient si long-tems dirigée, qu'ils avoient abattue sur tant d'illustres victimes, sur tant de têtes innocentes. Ils occupoient, ils remplissoient les mêmes prisons, où par eux autrefois avoient été entassés, mêlés, confondus, comme le sont dans les tombeaux tous les ages, tous les sexes, tous les partis, la vertu avec le crime, la candeur avec la corruption, la probité avec la scélératesse. Dans quelques départemens, le Peuple s'étoit porté aux prisons; il les avoit forcées; il en avoit arraché les fauteurs, les complices, les vils agens de la tyrannie de *Robespierre*; et, leur demandant compte du sang qu'ils avoient versé, il les avoit immolés aux manes de leurs victimes. Mais ces scènes déchirantes de douleur, d'indignation et de carnage avoient effrayé les amis de l'ordre, des loix, de l'humanité, obligés de gémir et de l'impuissance du gouvernement et de la vengeance désordonnée d'un Peuple, qui, prévenant la main de la justice, osoit ainsi se constituer le juge et le bourreau de ses ennemis. Le *Jacobinisme* d'ailleurs, qui n'étoit que le fanatisme le plus atroce et le plus audacieux, ne s'éteignoit pas dans le sang: il s'enflammoit plutôt au milieu des supplices populaires. Battu plusieurs fois sans être dompté, plus irrité que fatigué par ses défaites, il cherchoit à établir ou à conserver son empire dans ces contrées, où des imaginations, ardentes comme l'air qu'on y respire, s'élancent avec impétuosité sur tous les extrêmes et se justifient facilement tous les excès.

Le Royalisme n'avoit jamais été peint sous de

plus noires, sous de plus odieuses couleurs, que lorsqu'il avoit été accusé de complicité avec le *Jacobinisme*; mais la crédulité la moins défiante n'avoit pu croire à une ligue aussi monstrueuse; et il s'étoit trouvé dans l'Assemblée Nationnale des Députés qui avoient eu la bonne foi de combattre cette absurde imputation. Le Royalisme n'en demeuroit pas moins le plus irréconciliable ennemi des hommes, qui avoient proclamé et qui vouloient maintenir la République. Mais tous les projets, qui lui avoient été attribués dans la Capitale, étoient des plans bien profondément cachés, ou plutôt de pures chimères. Dans tous ces mouvemens qui avoient agité *Paris*, et que le Royalisme eût pu multiplier, eût pu mettre si facilement à profit, s'il avoit eu quelques forces; dans tous ces mouvemens le Royalisme étoit resté immobile et muet: on n'avoit jamais entendu le cri, jamais apperçu le symbole de la Royauté; et ses plus chauds partisans avoient été constamment réduits à jouer l'amour de la République. C'étoit dans les Départemens *Occidentaux* que le Royalisme s'étoit montré avec tous ses sentimens, avec toutes ses forces. Une vaste contrée, qui s'étendoit sur plusieurs grandes provinces, et qui n'étoit plus désignée que par le nom à jamais illustré de la petite rivière, sur les bords de laquelle avoit été élevé pour la première fois l'étendard de la contre-révolution; la *Vendée* avoit été le théâtre d'une guerre civile aussi étonnante dans ses accroissemens que dans son origine, d'une guerre que la *Convention* avoit cent fois cru terminée, et cent fois vu recommencer. Les succès qu'avoient obtenus une poignée d'hommes, qui sans trésors, sans places, sans canons, sans armes, sans magasins, sans expérience, étoient parvenus à grossir, à fortifier assez leur parti pour balancer un moment les destinées de la République; ces succès eus-

sent rendu inexplicables les triomphes continuels des armes de la *Convention* sur celles des Puissances unies, si l'on n'avoit sçu que, dans la *Vendée*, c'étoient des *François* que les *François* avoient à combattre, et des *François* animés d'un enthousiasme supérieur encore à celui des Républicains.

Après dix-huit mois de la guerre la plus sanglante, les Républicains n'étant plus gouvernés par ce *Roberspierre*, dont le féroce génie avoit fait décréter contre la *Vendée* toutes les dévastations, toutes les barbaries qui signalèrent jadis la marche d'*Attila*; les Républicains, conduits par d'autres principes, avoient proposé la paix aux Royalistes: ceux-ci l'avoient acceptée à des conditions avantageuses; et la paix, qui pendant quelques mois avoit laissé respirer l'humanité, la paix avoit paru affermie aux spectateurs inattentifs ou éloignés. Cette illusion venoit d'être détruite par l'arrestation inopinée de quelques uns des Chefs qui avoient promis soumission a la République. Leur parti, que cet événement devoit ou jetter dans l'abattement, ou porter au désespoir, avoit déjà repris les armes: déjà il y avoit eu de nouveaux combats; déjà le sang avoit recommencé à couler. En même tems l'*Angleterre* renouvelloit les promesses si souvent prodiguées à la *Vendée*: elle rassembloit les Royalistes du dehors de la *France*; elle les invitoit à aller sur leur terre natale, ou coopérer au triomphe de leur cause, ou se ménager une paix supportable, ou terminer une vie pénible par une mort glorieuse. L'*Angleterre* mettoit dans ses préparatifs pour la *Vendée* la même ostentation qu'elle y avoit mise à la fin de 1793; et chacun se demandoit si le résultat en seroit différent. Cependant au moment où la *Vendée* reprenoit les armes pour la Royauté, cet Enfant dont elle avoit voulu relever le trône, cet

Enfant; dont le nom étoit écrit sur ses drapeaux; cet Enfant, objet de tant de craintes et de tant d'espérances, venoit de périr dans la prison du *Temple*. Rejetton infortuné d'une Race illustre, dont les malheurs avoient pu seuls égaler la gloire, il n'avoit paru naître que pour les honneurs et la Puissance; il n'avoit vécu que pour les privations et la douleur. Enlevé violemment des bras d'un père et du sein maternel; prisonnier du même pouvoir qui l'avoit rendu orphelin, et prisonnier dans un age où l'on sent toutes les rigueurs de la captivité, sans soupçonner les consolations qui l'adoucissent, abandonné à sa foiblesse sur une terre où son nom même étoit proscrit; privé de tous ces tendres soins qui font la force de l'enfance, il n'avoit pas tardé à languir, à mourir, comme une fleur à peine éclose, arrachée par les vents de la tige qui la nourrissoit, se flétrit, se dessèche et meurt sur la roche aride, où l'avoit jettée l'haleine brûlante des Autans..... La mort de cet Enfant ne pouvoit être regardée comme un événement ordinaire; et la *Convention* ne l'avoit ni apprise, ni publiée comme la mort d'un être indifférent. La *Convention* sçavoit trop bien, elle avoit trop souvent réfléchi, qu'au milieu des mouvemens d'une révolution, qui n'étoit pas encore à son terme, un homme de génie et une secousse pouvoient suffire pour créer de grandes destinées au fils de tant de Rois. La *Convention* sçavoit que sur cette tête, inattaquable encore pour la haine et la calomnie, pouvoient se réunir non-seulement tous les francs partisans de la Monarchie, mais même tous les innombrables ennemis de la République qui, sans amour pour la Royauté, la préféroient au régime conventionnel. La mort venoit de délivrer la *Convention* de cet ennemi, d'autant plus dangereux peut-être qu'il étoit par lui-même plus foible. Cet Enfant n'étoit plus;

et cependant les Royalistes ne paroissoient pas prêts à abjurer leurs sentimens, à déposer leurs armes; toujours attachés sans doute, toujours fidelles à leur antique maxime qu'en *France le Roi ne mouroit jamais.*

Dans cette position de la *France*, encore divisée en plusieurs partis, encore menacée d'une guerre civile, encore incertaine soit sur le genre de gouvernement, qui devoit lui être proposé, soit sur la réussite de l'essai qu'elle alloit en faire; dans cette position, quel observateur un peu sage eût osé hazarder un horoscope sur l'avenir de la *France*? Cependant le grand caractère que ses habitans avoient déployé, ses richesses territoriales, sa population toujours immense malgré ses pertes, et les alliances que tous ces avantages ne pouvoient manquer de lui procurer; cet ensemble de moyens qu'aucun autre Etat ne possédoit au même degré, pouvoit faire présager que la *France* jouiroit toujours en *Europe* de cet ascendant qui n'est réservé qu'aux grandes Nations. Rien n'étoit sur-tout plus imposant, plus effrayant peut-être pour les autres Peuples que le caractère qu'avoient montré les *François* à cette époque. Leur révolution, en découvrant de nouveaux abymes dans le coeur de l'homme, en mettant sur la scène des monstres plus affreux que ceux, qui avoient jusqu'alors déshonoré l'humanité, n'avoit pas flétri la Nation, qui avoit eu le malheur de les produire. Marchant pour ainsi dire entre la honte et l'honneur, entre l'opprobre et la gloire, elle pouvoit rejetter sur ses Chefs la honte et l'opprobre, et garder pour elle la gloire et l'honneur. Tout ce que la révolution avoit produit de bas, d'atroce, d'exécrable, étoit l'ouvrage des démagogues qui avoient sçu trouver des instrumens dans la populace: tout ce qui avoit commandé le respect et l'admiration étoit l'ouvrage de la nation

elle-même. Les *François*, depuis des siècles, avoient été connus pour braves, vifs, spirituels, aimables, et sur-tout légers; mais ce reproche de légèreté ne pouvoit plus se retrouver dans la bouche de quiconque les avoit observés dans les armées, dans les prisons, sur les échafauds. Un moraliste connu, *Duclos* avoit dit que la *France étoit la seule Nation qui pût perdre les moeurs sans se corrompre.* La révolution avoit justifié cette espèce de paradoxe: du moins les *François* s'étoient-ils corrompus sans s'énerver. Ils s'étoient aussi appauvris sans s'épuiser. Il leur restoit encore ce superbe territoire, source impérissable de richesses, qui ne peut ni varier, ni tarir, comme le commerce; il leur restoit une masse de population toujours capable de leur fournir des armées belliqueuses. La puissance territoriale et la puissance militaire leur assuroient ce nombre et ce choix d'alliés qui forment la puissance fédérative. Appuyés sur ce triple soutien, les *François* pouvoient être toujours grands, et se montrer encore, comme pendant quatorze siècles, les dignes enfans de ces *Gaulois*, qui portèrent jadis la désolation dans *Rome* même, et qui l'aidèrent ensuite à conquérir le Monde. Mais il leur étoit plus difficile d'être heureux que d'être grands: et, quoique leurs voisins ne dussent espérer de calme, de bonheur, tant que la *France* n'en jouiroit pas elle-même, quelques esprits, trop soupçonneux sans doute sur la politique de certains cabinets, sembloient craindre que ceux-ci ne fussent pas tous également convaincus de la liaison intime de leur sort avec celui des *Francois*; — qu'il ne s'en trouvât même, qui, par de faux calculs, cherchassent à nourrir, à féconder en *France* ces semences de trouble, d'anarchie, dont ce malheurenx sol étoit infecté; — et que, n'ayant pu triompher de la *France* par leurs forces et

celles de leurs Alliés, ils ne voulussent y mettre aux prises tous les partis, pour les détruire tous l'un par l'autre, et pour pouvoir ensuite élever les trophées d'une victoire facile sur des monceaux de cadavres et de ruines. Cette affreuse idée ne présentoit qu'une perspective épouvantable pour la *France*, pour la puissance elle-même qui auroit la témérité d'essayer ce genre d'attaque, pour l'*Europe* entière, pour la génération actuelle, pour les générations futures. Mais, laissant à la noire misanthropie des présages aussi effrayants, les véritables amis de l'humanité auguroient mieux des conseils qui dirigeoient les Puissances: ils se flattoient que, plus éclairées sur leurs vrais intérêts, elles alloient se mieux entendre, se mieux concerter pour le bonheur général; ils espéroient que le ciel daigneroit enfin détourner le cours des terribles fléaux dont il avoit frappé l'*Europe* dans sa colère, et que la fin du 18me. siècle seroit pour le siècle qui devoit le suivre, ce qu'est une soirée orageuse, qui prépare l'aurore d'un beau jour.

TABLEAU DE L'EUROPE

En janvier 1796.

Pendant six mois, nous avons mis tous nos soins à remplir la tâche laborieuse que nous nous étions imposée, et nous avons été occupés sans relâche de recueillir tous les faits qui devoient trouver place dans l'histoire du jour: mais obligés de suivre le temps pas à pas, ou plutôt entraînés dans sa marche rapide et ne pouvant jamais porter un regard en arrière, comment eussions nous pu faire appercevoir la liaison, ou indiquer les conséquences, ou développer l'ensemble des événemens? . . . Comment méditer, comment observer même, au milieu de ces détails minutieux et si souvent insipides, dans l'aridité desquels on sent la pensée s'émousser, l'esprit s'éteindre, l'imagination se flétrir? . . . . Recueillons nous un instant, pour considérer le changement de scène, qu'une période de six mois a produit sur le théâtre politique de l'Europe. De même qu'avant d'entrer dans la carrière nous eumes soin de marquer le point d'où nous partions, marquons celui où nous arrêtons, où nous suspendons du moins notre course; et cherchons dans le rapprochement des deux termes le fruit du travail, qui en a rempli pour nous l'intervalle.

Des armées formidables étoient en présence, il y a six mois; et elles sembloient devoir décider du sort de l'Europe. A peine peut-on dire que la position actuelle de ces armées soit différente de celle d'alors; et cependant la face de l'Europe a changé; elle ne présente plus le même aspect à l'oeil de l'observateur; la situation politique de ses différents états n'est plus la même: ce n'est plus le même

nombre d'ennemis conjurés contre la république françoise; ce n'est plus le même gouvernement qui dirige ses armées; ce n'est plus la même inquiétude dans les peuples; ce ne sont plus les mêmes dispositions, ce n'est plus du moins le même langage de la part des cabinets. L'Europe, fatiguée de ses longues agitations, ne soupire qu'après une paix que les nations et les gouvernemens n'auront peut-être pas le temps de goûter: semblables à des malades, qui, au milieu d'une opération douloureuse, n'en demandent que la fin sans s'occuper des suites, individus, Peuples, Ministres, Souverains, tous désirent que l'état actuel finisse; tous se flattent d'en trouver un plus supportable; tous ou presque tous s'étourdissent sur leur sort futur. Dans le moment où nous parlions le plus de liberté, nous nous sommes accoutumés, nous nous accoutumons chaque jour davantage à respecter le droit du plus fort et à voir d'un oeil indifférent se développer en tous lieux les germes de cette anarchie, dont le dernier résultat doit être de mettre la violence à la place de la justice. . . . Ainsi, qu'à Paris il y ait tous les six mois des flots de sang versés, qu'il y ait des milliers d'hommes sacrifiés au génie encore vacillant ou plutôt au phantôme de la république; qu'à Madrid un descendant d'Henri IV reconnoisse la puissance des ennemis les plus implacables de sa maison; qu'il s'allie avec cette assemblée qui livra Louis XVI aux bourreaux: qu'à Londres la constitution de l'état soit menacée; qu'on y proclame en plein parlement la doctrine de la résistance à l'autorité légitime; que des séditieux attentent à la personne du Souverain; et que cependant le Souverain annonce qu'il est prêt à traiter avec des hommes, qui, par la dissémination de leurs principes, ont ébranlé les bases de tous les trônes: qu'à Stockholm, dans le palais des Gustaves, l'envoyé de la Convention annonce à leur jeune Successeur, qu'il n'y a plus à compter sur les liens qui unissoient jadis

les sujets aux monarques : qu'un grand pays soit entièrement effacé de la liste des états ; que des voisins puissants le mettent pour la troisième fois en lambeaux, et qu'ils se les distribuent à la vue des autres gouvernemens, tranquilles spectateurs de ce partage ; .... tous ces événemens n'ont plus rien qui nous étonne, rien même qui nous frappe : chacun, suivant sa situation, calcule les moyens ou d'échapper personnellement aux maux qui l'entourent, ou de diminuer ses privations, ou d'accroître ses jouissances : l'univers s'écrouleroit autour de nous, que nous n'en serions pas émus, si nous pouvions n'être pas atteints de ses débris, et l'apathie de l'égoïsme s'approche ainsi de cette impassibilité qui coûte tant d'efforts au stoïcisme.

Cette apathie toute-fois n'est pas universelle ; et, sans parler de ces sophistes toujours disposés à prêcher les principes d'une liberté fantastique, sans parler de ces hommes toujours follement idolâtres de cette chimérique divinité ; qui ne sçait que le Jacobinisme est encore loin d'être anéanti, et qu'il lui reste non seulement en France, mais dans toute l'Europe, des zélateurs prêts à se prosterner devant ses sanglantes idoles, devant des *Robespierre* et des *Marat*. Ces jacobins, souvent ardents par caractère et toujours entreprenants par système, puisent chaque jour dans leurs passions une nouvelle audace, et sourient à l'imbécille immobilité de ceux qui les exècrent sans vouloir les combattre ; tandis qu'un petit nombre de vrais sages s'affligent de la scélératesse des uns et de l'insouciance des autres, gémissent des coups affreux que le fanatisme politique porte à la véritable liberté, prévoient avec douleur que les gouvernemens les plus justes seront forcés pour leur propre conservation de recourir aux mesures du pouvoir le plus absolu, et se demandent avec amertume s'il ne viendra pas un moment où il ne restera plus à choisir qu'entre le cordon des sultans et le poignard des démagogues.

Ces alarmes cependant ne sont-elles pas exagérées? Et, si la situation actuelle est pénible, est accablante, ne laisse-t-elle pas au moins entrevoir l'espérance d'un meilleur avenir?

Au moment où les François, maîtres de la Belgique, de la Hollande et de toute la rive gauche du Rhin, sembloient n'avoir qu'à franchir ce fleuve, pour se répandre comme un torrent dans toute l'Allemagne; à l'instant même où la nouvelle République, forte d'une longue suite de victoires, menaçoit de ses bataillons, de ses assignats et de ses principes le nord et le midi de l'Europe, on vit la ligue des Puissances, devenue depuis long-temps défensive, s'affoiblir, se relâcher, se dénouer enfin au lieu de se resserrer. La Prusse, qui, 8 ans plutôt, avoit conquis la Hollande sur les Hollandois mêmes, pour la rendre au Stadhouder, parut n'avoir attendu que le moment, où ce Prince seroit chassé par les François, pour faire la paix avec eux et reconnoître un Gouvernement essentiellement ennemi des Rois. L'Angleterre se vit privée presqu'à la fois de deux alliés, dont l'un, compté depuis un demi siècle parmi les Puissances du premier ordre, devoit seconder ses vues par des forces de terre imposantes, tandis que l'autre, depuis long-temps déchu de son ancienne splendeur, devoit l'aider soit des débris de sa marine, soit de ses ports, de son commerce et de ses richesses. Le Cabinet de St. James sçachant apprécier les moyens des états qui restoient encore attachés à la coalition sentit le besoin de resserrer ses liens avec l'Autriche, seule capable de lutter contre l'ennemi commun. Il chercha en même temps à remplir le vuide causé par la défection de la Prusse et l'invasion de la Hollande; et ne pouvant réparer ces pertes qu'en s'unissant avec une Puissance qui fût tout à la fois continentale et maritime, il décida enfin la Russie à

sortir de cette inaction si peu conciliable avec des sentimens si souvent manifestés: ses besoins et ses efforts ont produit une triple alliance entre la Grande-Bretagne et les deux cours impériales.

En même temps que les Anglois travailloient ainsi à déterminer en leur faveur les poids de la balance politique, leur pavillon reprenoit sur les mers cet ascendant impérieux que son indisputable supériorité ne lui avoit pas toujours assuré. Sous de nouveaux chefs, l'Amirauté recevoit une nouvelle vie, et la flotte se montroit animée d'une nouvelle ardeur. Bientôt l'éclatante victoire, préparée par le Vice-Amiral *Cornwallis* et remportée le 23 Juin par l'Amiral *Bridport*, acheva de dévoiler l'ignorance et la nullité des marins de la Convention, couvrit leurs forfanteries d'un nouvel opprobre, mit une partie de leurs forces au pouvoir de l'Angleterre, obligea le reste d'aller cacher as honte dans le port de l'Orient, balaya la mer de tous ces forbans qui si long-temps l'avoient infestée, et dissipa tous les obstacles qui pouvoient contrarier l'exécution de l'entreprise méditée par le Gouvernement Anglois.

Toujours heureux, toujours victorieux sur les mers, mais condamnés à toujours éprouver une sorte de fatalité dans leurs expéditions contre le territoire François, les Anglois, devoient dans dans peu entendre des cris de douleur à la place des chants de la victoire..... Ils ont armé 4 mille François dévoués à la cause de la Monarchie, et ils vont les réunir aux Royalistes de la Bretagne..... Pleins de confiance et se livrant encore aux illusions d'un espoir si souvent trompé, ces François quittent avec joie la terre hospitalière où ils trouvèrent asile, pour aller sur leur terre natale reconquérir leurs foyers ou plutôt relever l'étendard des Lys. Mais, ô funeste présage! à peine se sont-ils éloignés du port, à peine se sont-

ils avancés vers ces côtes, sur lesquelles se portent sans cesse leurs voeux et leurs regards; un calme, plus effrayant que la tempête, les enchaîne, pendant 18 heures, à la vue de la flotte ennemie, dont le retour des vents va les rendre la proie. Au moment cependant où ils se résignent à subir leur sort, la flotte Angloise paroît; elle se place entre eux et l'ennemi, elle leur fait un rempart; elle attaque, elle bât les Républicains; elle les disperse, elle les fait disparoître; elle conduit les Royalistes, libres de toute alarme, vers ces bords, objet de leurs desirs; ils les découvrent enfin; ils en approchent; ils abordent; ils débarquent au milieu d'un Peuple qui les accueille avec transport, qui les entoure, qui les presse, qui leur demande des armes, qui veut triompher ou mourir avec eux. Ils marchent contre deux forts; ils les somment au nom de leur Roi; ils en sont les maîtres; ils y arborent le drapeau de la Royauté; leur reconnoissance élève un autel à la hâte; au son des timbales et des canons, ils remercient, ils invoquent le dieu de *St. Louis*; ils croient déjà élever sur le pavois le successeur de *Clovis*; le rivage retentit de chants religieux et des cris de *vive le Roi*; la flotte y répond, et ses foudres victorieux les répètent aux plaines de l'Océan; tous les coeurs sont ouverts à la joie; et ces hommes, naguère nourris d'infortunes, ont déjà oublié tous leurs maux..... heureux, s'ils eussent eu des Chefs, capables d'allier à l'yvresse du sentiment la prévoyance de la sagesse!... Mais, tandis qu'ils jouissent de leurs premiers succès, le crime complotte dans l'ombre, la trahison ourdit contre eux ses trames ténébreuses. Ce ciel si pur, où ils voyoient briller le rayon de l'espérance, se voile, s'obscurcit, s'enflamme et gronde déjà sur leurs têtes. Des colonnes Républicaines, guidées par de lâches transfuges s'avancent au milieu des hor-

reurs d'une nuit affreuse: les Royalistes sont trahis, sont assassinés par leurs propres soldats; ceux-ci introduisent dans les forts le parti auquel ils se sont vendus: surpris et dispersés sans être vaincus, ceux des Royalistes que les poignards ne peuvent atteindre cherchent un chef autour duquel ils puissent se rallier. Ils demanderoient envain celui que l'Angleterre honora de son choix; il a déjà trouvé son salut dans la fuite; mais le jeune et brave *Sombreuil* les commande; inutilement, on le presse de s'embarquer; il refuse d'abandonner ses frères d'armes: bientôt il croit sauver leur vie en livrant la sienne; et, tandisqu'il occupe ainsi les ennemis, il protège l'embarquement des femmes, des enfans, des vieillards, de tout ce qui peut du moins joindre la flotte. Un Prélat, connu par ses vertus, à jamais illustre par son dévouement, dédaigne avec son clergé de fuir ainsi le Martyre; il porte les secours de la religion aux mourans et aux blessés; il verse dans leurs coeurs l'espérance d'une meilleure vie; mais les accents plaintifs et déchirans que la nature leur arrache, les mouvemens d'une multitude d'hommes effarés, qui cherchent à gagner les vaisseaux anglois; les mugissemens des vagues contre lesquelles ils sont obligés de lutter, et sous lesquelles plusieurs disparoissent; le désordre et la confusion qui règnent sur le rivage, le choc des pelotons qui combattent encore, le cliquetis des armes, le bruit continuel de l'artillerie, les cris et l'agitation de tant de malheureux, le désespoir et l'accablement des uns, les efforts impuissans des autres, tout concourt pour offrir un spectacle de désolation sur ces mêmes bords, où quelques jours auparavant tout respiroit la plus vive allégresse. C'en est fait de l'espoir qui l'avoit inspirée; les Républicains ont triomphé; leurs captifs même n'ont été épargnés par de perfides Généraux sur le champ de ba-

taille que pour aller périr de la main des bourreaux; et la plage de Quiberon n'est plus couverte que de débris et de cadavres.

La victoire, infidelle aux Anglois sur le continent d'Europe, les attendoit à la pointe méridionale de l'Afrique, et aux portes de l'Inde. Les Hollandois, en rompant les noeuds qui l'unissoient avec la Grande-Bretagne pour se jetter dans les bras de la France, parurent fatigués de partager la domination ou du moins les richesses des Indes Orientales; et ils en signèrent l'abandon le jour où ils conclurent leur traité avec un Gouvernement incapable de les défendre. Le Cap de Bonne-Espérance, ce boulevard qui semble pouvoir rendre tributaires de ses maîtres toutes les nations qui veulent commercer avec l'Asie; ce précieux établissement fut aussitôt convoité par les Anglois; le conquérir fut pour eux presque la même chose que le désirer: de cette conquête ils ont pris l'élan vers d'autres conquêtes: ils ont cinglé vers toutes ces possessions asiatiques qui firent la richesse de leurs anciens alliés; et, puisque le canon de la tour de Londres vient d'annoncer la réduction de Trinquemale, ils peuvent déjà se regarder comme possesseurs de Ceylan, de cette Isle fortunée, la clef du Golphe de Bengale et le vrai siège des dominateurs de l'Océan Indien.

Moins heureux aux Antilles, les Anglois ont à y redouter l'audace des François, qui, ayant pour points d'appui Ste. Lucie et la Guadeloupe, y ont établi ces léviers d'insurrection propres à bouleverser toutes les Colonies, ces léviers qui déjà ont si violemment remué St. Vincent et la Grenade. Le sort de St. Domingue, dépendant bien plus des hazards de la guerre que des clauses d'un traité, sera peut-être encore long-tems équivoque. Les ravages de la fièvre jaune, qui a repris dans

ces

ces climats avec une nouvelle fureur, combinés avec les progrès rapides de l'épidémie françoise, peuvent tromper tous les calculs. Tout cependant paroît tenir encore au succès de cette expédition annoncée depuis si long-temps, pendant si long-temps retardée, et contre laquelle les vents et les flots semblent conjurés. Cette expédition manque-t-elle, alors rien de plus incertain que la destinée de l'Archipel Américain: réussit-elle, les Anglois en sont les maîtres, et il ne leur reste qu'à éprouver si la métropole peut suffire à tant de colonies, si elle peut conserver tant de possessions éloignées.

Si l'existence ou du moins le rang politique de la Grande-Bretagne tient en quelque sorte à de pareilles questions, des intérêts plus pressans, des intérêts plus immédiats occupent le reste de l'Europe. La triple alliance a renforcé la marine Angloise d'une flotte Russe qui lui assure la paisible domination de la mer du nord; mais la triple alliance n'a pas jusqu'ici donné aux troupes françoises un soldat de plus à combattre sur le continent. L'Autriche, restée seule pour lutter contre 12 armées destinées par la Convention à arrêter les efforts des Puissances unies, ou même à démocratiser l'Europe; l'Autriche seule imposa long-temps à la France, qui, dans le délire d'une ambition enflée par des succès inouis, projettoit de reculer ses limites jusqu'au Rhin, et sentoit bien que, pour obtenir une paix qui lui abandonnât toute la rive gauche du fleuve, il étoit nécessaire de le franchir et de porter au coeur même de l'Allemagne toutes les désolations de la guerre. Les François, enhardis enfin par la longue inaction et la sécurité des Autrichiens, se décidèrent à tenter le passage du Rhin: ils s'en assurèrent le succès en faisant tourner à leur avantage cette ligne de démarcation qu'avoit déterminée le traité de

Bâle, moins pour la sûreté du nord de l'Allemagne que pour ajouter quelque importance au rôle de l'Électeur de Brandebourg dans la diète germanique. Tenant sans doute à sauver quelques apparences, ils n'entamèrent la ligne qu'à son extrêmité, pour pouvoir en contester la violation; et ils n'eurent à combattre que les mal-adroites protestations de l'Officier Prussien chargé de la défendre, protestations auxquelles ils durent sourire, s'en reposant avec assurance sur les dispositions de la Cour de Berlin.

Les Autrichiens cependant pris en flanc à l'improviste, tandis qu'ils étoient attaqués en face sur plusieurs autres points, furent forcés à une retraite précipitée. Dusseldorff, depuis long-temps menacé d'un bombardement, s'en racheta en se donnant aux François. Ceux-ci, poursuivant les Autrichiens pied-à-pied passèrent rapidement après eux quatre rivières et ne s'arrêtèrent que lorsqu'entièrement maîtres du Rhin, depuis Duysbourg jusqu'à Kassel (faûbourg de Mayence,) ils tinrent cette dernière ville bloquée de toutes parts: ils sembloient n'avoir fait halte sur les bords du Rhin que pour presser la reddition de cette importante forteresse, ou pour attendre la coopération de Pichegru à qui Manheim venoit de se livrer. Mais la possession de cette place n'eut pas pour les Républicains les suites qu'ils devoient s'en promettre.

Manheim étoit le terme où la fortune devoit abandonner les François. A peine purent-ils faire quelques mouvemens hors de ses remparts: défaits et repoussés par le Général de Quosdanowich, ils furent forcés de s'y tenir renfermés; le Comte de Wurmser eût le temps d'arriver pour les y contenir; Mayence et Ehrenbreitstein leur apprirent qu'ils ne trouveroient pas toutes les places commandéss par des lâches ou des traitres; et les Autrichiens reprirent paisiblement ha-

leine entre le Necker, le Mein et le Rhin; mais à tout moment ils avoient à craindre de la part de Jourdan et de Pichegru une attaque combinée, ou plutôt une de ces irruptions que l'impétuosité françoise rendit toujours si dangereuses: les ordres étoient déja donnés par le Gouvernement François pour que Jourdan passant la ligne de démarcation, s'emparât de Francfort et tachât de prendre les Autrichiens à dos. Pichegru devoit faire de nouveaux efforts pour lui donner la main, mettre les Impériaux entre plusieurs feux et leur rendre la retraite difficile; les deux Généraux eussent employé toutes leurs forces à l'exécution de ce plan: s'il eût réussi, c'en étoit fait de l'Allemagne; mais l'Allemagne devoit être encore sauvée. Un Général, dont le nom, attaché à trois campagnes malheureuses, n'avoit pu être terni par tant de revers; qui, unissant aux talens du guerrier les vertus du sage, avoit mérité par sa constance de vaincre les rigueurs de la fortune, et qui, lors même que toutes les réputations avoient été ébranlées, avoit conservé la sienne intacte au milieu des plus grands désastres; le Comte de Clairfayt, justifiant cette honorable obstination de la renommée, sçut éloigner l'orage qui menaçoit, qui avoit déja commencé d'atteindre l'Empire et l'Autriche. Devenu maître des opérations dont jusques là il n'avoit été en quelque sorte que l'instrument, et dont le Cabinet de Vienne avoit enfin consenti à le laisser l'ordonnateur, impatient de relever l'honneur des Aigles Autrichiennes si souvent humiliées depuis trois ans, se confiant sur les soins du Comte de Wurmser pour arrêter, pour assiéger même les François dans Manheim, le Comte de Clairfayt repasse le Mein avec ses troupes près d'Aschaffenbourg; il attaque les Républicains sur la Nidda; il les chasse des bords de cette rivière, il les force de lever précipitamment le blocus de Kassel;

il envoye à leur poursuite des divisions qui délivrent Ehrenbreitstein, et qui, étonnant encore une fois la Lahn, la Sieg, l'Agger et la Wüpper, s'avancent jusqu'aux portes de Dusseldorff; il passe le Rhin à Mayence; il emporte en un clin d'oeuil les retranchemens qui cernoient cette ville et dans lesquels les François se croyoient inattaquables; il les fait poursuivre vers la Nahe, chasser de Kreutznach et repousser jusqu'à la Moselle: tandis qu'il occupe ainsi Jourdan de tous côtés, il marche en personne à Pichegru, il l'attaque, il le bât, il entre dans Worms, il prend le fort du Rhin, il isole Manheim, il oblige les François d'aller chercher leur sûreté derrière les lignes de la Queich; et, rappellant les plus beaux jours du Prince Eugène, il s'entoure en un mois de plus de trophées militaires que les alliés n'en avoient obtenu dans deux ans: Mayence et les villes voisines sont encombrées de prisonniers, de munitions, de canons enlevés à l'ennemi par l'effet de ses sçavantes manoeuvres; et Manheim, par une suite inévitable de tous ces succès, se rend au Général de Wurmser, avec les dix mille soldats chargés de sa défense.

Triomphantes sur les bords du Rhin, les armes Autrichiennes éprouvoient un autre sort sur les côtes de la Méditerrannée. Le Général de Vins, après avoir ouvert la campagne d'Italie par des avantages signalés, s'étoit arrêté au milieu de ses succès et avoit laissé aux François le tems de réparer leurs pertes, de remédier à leur foiblesse. Gênes, toujours neutre, mais toujours soupçonnée de faire au moins des voeux pour les François, n'avoit pas vu sans quelque alarme les Autrichiens appuyés d'un côté par les Piémontois, de l'autre par la flotte angloise, s'établir dans son territoire, s'emparer de Vado et de Final, commander dans Savone et se fortifier en Italie de manière à y faire la loi. Mais le système militaire des

Autrichiens n'étoit pas changé dans cette partie de l'Europe comme en Allemagne. A quelques jours d'activité succédèrent quatre mois d'inaction. Les François, eussent-ils dû dans la rivière de Gênes tirer leurs renforts de l'armée des côtes de Brest, eussent eu le temps de les recevoir; mais il furent plus promptement secourus par les armées des Pyrénées: Le Général de Vins comptoit sur la famine que tous les Gazettiers disoient régner dans le camp François, et sans doute il perdoit de vue que la famine eût été un aiguillon de plus pour pousser tout le camp François sur des ennemis et un territoire pourvus de vivres; mais enfin, après un long repos ou un long sommeil, le jour du réveil arriva pour les Alliés: quelques chocs, quelques combats suffirent aux François pour leur enlever tout ce qu'ils avoient conquis: les Républicains rentrèrent dans Final et dans Vado; ils occupèrent Savone; et les Piémontois, accoutumés aux revers, s'estimèrent heureux de pouvoir, dans les positions qu'ils occupoient six mois auparavant, défendre encore le coeur des états de leur Souverain. Ce Prince ne s'est pas humilié devant ses ennemis; et n'ayant encore rien demandé aux François, pas même une trêve, il paroît aussi peu disposé à leur abandonner une partie de ses états, qu'à déposer sa couronne en faveur des Jacobins de la Sardaigne.

En apprenant les revers des Alliés, les autres états d'Italie n'ont pu tous éprouver les mêmes sentimens. Vénise et Gênes ont calculé ce qui en reviendroit à leur commerce. La Toscane s'est applaudie de ses bons procédés pour la République Françoise, et a souffert dans un profond silence le renvoi de son Ambassadeur Carletti. Naples, réduite depuis long-temps à redouter ses ennemis intérieurs bien plus que les armées françoises, a sans doute redoublé de rigueur dans sa police, sans mettre plus d'activité dans ses démar-

ches pour se ménager par l'entremise de l'Espagne, une paix qui, comme la guerre, seroit sans conséquence.

L'Espagne, en se détachant de la coalition, en traitant avec la France, se soumit à la plus impérieuse des loix, la nécessité. Tel est le sort des Rois, dont l'ambitieux convoite la puissance et dont le démagogue calomnie le pouvoir, qu'ils sont les moins libres des hommes, et qu'esclaves bien plutôt que maîtres de leurs peuples, ils sont obligés de leur sacrifier les inclinations les plus chères et jusqu'à ces affections que l'individu obscur et dépendant peut mettre du moins au dessus de son existence. Les circonstances, ce mot puissant, qui, dans les affaires publiques, comme dans la vie privée, répond à tout, excuse tout, justifie tout; les circonstances commandoient à Charles IV de faire la paix avec cette Convention qui avoit envoyé Louis XVI à l'échafaud; les circonstances lui commandoient de souscrire à la destruction du trône sur lequel sa maison avoit si long-temps régné; et Charles IV ne balança pas à conclure ce pacte par lequel il recouvra ses provinces, éloigna le fléau de la guerre, et crut raffermir sa couronne. Le Gouvernement françois, assez fier sans doute de traiter avec un Bourbon, et content des sacrifices personnels du Souverain, n'en exigea aucun de l'état. Pourroit-on compter en effet la cession de St. Domingue? La jouissance de ce beau territoire n'étoit-elle pas éventuelle pour l'Espagne, qui n'en eût véritablement joui qu'autant qu'elle eût appris à le cultiver? Et la clause, qui le livre aux François, n'est-elle pas aussi éventuelle pour eux, puisque l'exécution en est subordonnée aux efforts et aux succès de l'Angleterre? Les François ont trouvé un avantage plus réel dans l'abri que leur offrent les ports de l'Espagne sur les deux mers. Charles IV a cherché un dédommagement de ses sacrifices dans l'espoir de donner la paix au midi,

dans le rôle de pacificateur que le traité lui attribue, et qui sans doute a valu par anticipation à son prenier Ministre un titre que la postérité, d'accord avec les contemporains, sera loin de regarder comme un titre de gloire, s'il n'est fondé que sur la paix particulière de la Monarchie Espagnole. Ce rôle au reste n'a encore rien produit pour les états méridionaux. Le Roi de Sardaigne, que de forts subsides attachent à la Grande-Bretagne, n'a jusqu'ici montré aucun empressement de reconnoître les nouveaux Rois de France. Naples, qui compte à peine parmi les ennemis de la République, est presque sans motifs pour demander la paix, comme sans titre pour la faire désirer: le Portugal doit plus de considération au pavillon anglois que la marine françoise ne peut lui inspirer de craintes ou le cabinet de Madrid lui demander d'égards: tout annonce donc qu'il en sera de l'Espagne pour la pacification du Midi, comme il en a été de la Prusse pour celle du Nord.

Le Cabinet de Berlin n'a en effet atteint qu'imparfaitement le but qu'il se proposa dans son traité avec la France. Il voulut se rendre le modérateur des différends qui la divisent d'avec l'Empire; il offrit la paix à la Diète, il en présenta l'appât à chacun des Membres en particulier; il aspira surtout au titre de Sauveur du Nord; il abandonnoit le reste de l'Allemagne à la sollicitude de son Empereur; et la ligne de démarcation sembla n'être tracée que pour fixer les limites de deux empires, dont l'un devoit désormais appartenir à la Maison de Brandebourg. Mais le Landgrave de Hesse a profité seul des offres du Roi de Prusse. Quelle que soit chez les autres États la lassitude de la guerre, ils se sont tenus attachés à leur Chef; et tout en acceptant les bons offices de la Prusse, ils n'ont voulu négocier que sous la direction de l'Empereur. François II, laissant agir la Prusse à son

gré, a réclamé la médiation d'une puissance, qui trouve dans sa sagesse la même force que d'autres cherchent dans leurs armées. Ce Prince, malgré la réponse négative dictée par les hautes prétentions des François, a sçu conserver dans la Diète germanique la prépondérance due à son rang; les victoires du Maréchal de Clairfayt ont donné plus d'intensité à l'influence impériale; la force des événemens a ramené les esprits aliénés et raffermi les volontés chancelantes; la Saxe, qui avoit retiré son contingent, a promis de renvoyer des troupes fraîches: La Bavière et Cologne, que leurs liens avec l'Autriche sembloient devoir attacher à sa cause, et qui cependant avoient montré tant d'empressement pour la paix; la Bavière et Cologne, que la Hesse avoit du encourager, n'ont cependant osé ou pu suivre son exemple; l'Empire en un mot, malgré les intentions équivoques de la plûpart de ses Membres, a, du moins à l'extérieur, suivi l'impulsion de l'Autriche: et, si, après le passage du Rhin, la ligne de démarcation parut pendant quelques instans être le *Palladium* du Nord de l'Allemagne, les desseins avoués des François et les succès des armes autrichiennes, par lesquels ils furent prévenus, vinrent bientôt décharger les états, que cette ligne sembloit protéger, du poids de la reconnoissance envers les Négociateurs qui l'avoient tracée.

Si la paix de la Prusse avec les François n'a pas produit pour cette puissance en Allemagne tout l'effet qu'elle s'en étoit promis, elle a été plus heureuse pour des vues qui lui étoient plus chères et qui sans doute la dirigèrent, sinon dans le traité de Bâle, au moins dans le soin qu'elle prit toujours de ménager ses forces et de les maintenir dans un état capable de les faire respecter.... Les divisions et la foiblesse de la Pologne ne lui permettant pas de lutter contre des armées nombreuses,

aguerries, disciplinées, tout ce qu'avoit laissé à cet état le partage de 1773 n'eût-il pas dû passer sous le joug de Catherine, si cette Souveraine avoit eû l'ambition de l'ajouter à son empire, et qu'a l'époque où les circonstances eusssent favorisé cette ambition, l'Autriche et la Prusse eussent consacré leurs forces à une guerre éloignée capable de les épuiser? La Prusse n'avoit pu ainsi perdre de vue ce que sa position lui permettoit de prétendre sur les dépouilles d'un peuple malheureux. Les engagemens de Pilnitz n'étoient pas de nature à balancer des considérations de ce genre: mais si l'Autriche dut en partie à de tels motifs la foiblesse des efforts de son allié contre la France, ne leur doit-elle pas aussi peut-être l'aggrandissement qu'elle a obtenu au dela de ses frontières septentrionales? Et la Russie l'eût-elle appellée au partage, si elle n'avoit été forcée d'y admettre la Prusse?

Quoiqu'il en soit, la Prusse de partage en partage a étendu sa domination jusqu'au centre de la Pologne. Ce n'est plus Stanislas-Auguste, c'est Frédéric-Guillaume qui règne sur les bords de la Vistule; et au milieu des déchiremens qui depuis 4 ans affoiblissent et appauvrissent l'Europe, ce Monarque n'eût fait que s'enrichir et se fortifier; il n'auroit rien à regretter, s'il pouvoit ne jamais porter ses regards sur la Hollande, n'appercevoir jamais le Stadhouder proscrit et la Maison d'Orange détrônée.... Que l'insouciance au moins apparente de la Prusse à cet égard soit peinte par les uns comme l'effet du relâchement que les raisons de politique mirent de tous les temps dans les liens de famille; que d'autres l'expliquent en rappellant ce mot de Raynald: *les alliances ne sont que des trahisons préparées*; pour nous, qui n'aspirons ni à percer le secret des Cabinets, ni à

soulever le voile dont l'avenir est couvert, abandonnons au temps la solution de ce problême.

La Prusse et l'Autriche ont participé aux dépouilles de la Pologne, sans avoir pris presque aucune part ni à la conquête, ni à la révolution qui vient, en se consommant, d'anéantir le nom Polonois. C'est par les Généraux et les Ministres de Catherine que cette révolution a été dirigée; c'est des mains de cette Souveraine que les cours copartageantes ont reçu leurs lots; c'est elle qui a gouverné la plus grande partie de la Pologne, avant que ces lots fussent déterminés; c'est elle qui a contenu les peuples après les avoir soumis; c'est elle, qui, unissant l'adresse à la force, n'a rien négligé pour faire aimer aux Polonois leur nouveau joug; c'est elle enfin qui a dicté, qui a reçu l'abdication du Roi, ou plutôt qui a brisé sur la tête de ce Prince la couronne que par un don funeste elle y avoit placée autrefois: sera-ce elle encore qui recevra dans ses états ce Roi détrôné? Ou bien, tandis qu'une jeune Princesse, qui intéresse l'univers entier par le rare assemblage de la plus illustre origine, des graces les plus séduisantes, des vertus les plus aimables et des plus cruelles infortunes, tandis que la Fille de Louis XVI, devenant la rançon des meurtriers de son Père, est repoussée par les plus cruels ennemis des Rois, du pays où ses ayeux régnèrent pendant tant de siècles, Stanislas-Auguste est-il destiné à offrir au monde le spectacle d'un Souverain détrôné par trois Souverains, craignant encore de les importuner par sa présence, et allant chercher un asile dans des contrées lointaines?

Le temps, les hommes et les trésors, qui furent consacrés par la Russie à asservir la Pologne, lui coûtèrent trop peu pour la distraire des projets qu'on la soupçonna dès long-temps de méditer contre d'autres nations. Jouissant d'une pro-

fonde sécurité, lorsque tant de puissances étoient en proie aux plus vives alarmes, contemplant sans crainte du milieu des glaces du Nord les feux révolutionnaires qui dévoroient, qui consumoient le Midi, et dédaignant sans doute d'aider à en éteindre les flammes, Catherine II n'a fait presque d'autres efforts que d'envoyer une de ses flottes croiser sur les côtes septentrionales de l'Europe: mais en fournissant aux Anglois quelques vaisseaux à leurs dépens, en promettant à l'Angleterre et à l'Autriche quelques milliers d'hommes qu'elle ne doit leur prêter que lorsqu'ils lui seront inutiles, elle ne s'est privée d'aucun des moyens de tenter l'exécution de ses projets, de suivre au moins ses affections à l'égard de quelques états, qui l'occupent, qui l'intéressent plus vivement que la France; et elle n'a perdu de vue ni la Porte, ni la Suède.

La Porte se conduisit long-temps au gré de quelques politiques avec une profonde sagesse, et selon d'autres avec une grande timidité. Elle tatonna pendant deux ans avant de reconnoître la République françoise; mais enfin elle se décida à recevoir solennellement l'Ambassadeur de la Convention. Le jour où le Jacobin Verninac fraternisa avec le premier Ministre du plus absolu des Despotes ne fut pas perdu pour les observateurs; et si aucun observateur n'a mieux retenu cette scène que les Cabinets de Vienne et de Londres, on peut croire qu'à Pétersbourg elle n'a pas été oubliée. Mais, ni à Pétersbourg, ni à Londres, ni à Vienne, on n'a redouté cette influence du Ministre conventionnel, du bruit de laquelle toutes les gazettes ont retenti. Nulle part on n'a cru qu'une puissance qui a laissé périr Kosciusco; qui a laissé anéantir à côté d'elle une République, dont l'existence, même orageuse, lui formoit toujours un rempart contre les plus dangereux de ses ennemis; nulle part on n'a cru que cette puissance pût former de grands projets, encore

moins des projets bien efficaces en faveur d'une République, qui ne pourroit lui être utile que par sa Marine et qui n'a plus que des vaisseaux. Non, la France doit peu occuper le divan dans le moment où le Sophy de Perse s'est avancé en conquérant jusqu'au coeur de la Géorgie; dans le moment où quelques Pachas ont relevé l'étendard de la révolte, où la peste ravage sa capitale et affoiblit ses armées, où les Malthois lui coupent les vivres, où la division règne entre les nouvelles troupes et les Janissaires. Non, ce n'est pas dans une telle situation que la Porte peut servir d'auxiliaire à la France, ou concevoir des projets hostiles contre les puissances coalisées; mais c'est alors qu'elle peut en redouter de leur part, qu'elle doit redoubler de prudence et d'ardeur dans ses préparatifs de défense; c'est alors qu'elle doit éviter d'ajouter des motifs de haine ou de ressentiment à des motifs d'ambition: et, si les conjectures fondées sur le départ inopiné de l'Envoyé Britannique se fortifioient par d'autres circonstances, s'il étoit vrai que l'Angleterre, pour consolider sa domination dans la Méditerranée et s'assurer les moyens d'une prompte communication avec les Indes, voulût acquérir un établissement sur les côtes de l'Égypte ou de la Syrie; s'il étoit vrai que la Russie favorisât un tel projet, et qu'elle achetât ainsi l'appui de l'Angleterre pour s'ouvrir enfin un passage à travers la mer de Marmara et le canal des Dardannelles; ce seroit alors que la Porte pourroit craindre de voir un jour sa marine bloquée dans ce détroit, ou du moins de formidables ennemis s'avancer à la fois de la Mer noire et de l'Archipel pour lui dicter des loix rigoureuses.

C'est ainsi que, lorsque la politique a fait un divorce solennel d'avec la morale; lorsque l'intérêt, cette divinité de la terre, est le seul oracle que con-

sultent les cabinets, chacun d'eux, pour connoître ce qu'il doit craindre de ses voisins, n'a plus d'autre mesure que celle de leur avidité, de leur orgueil et de leur puissance.

La Suède n'ignoroit pas que la Russie étoit aussi jalouse d'appesantir son empire sur la Baltique, que de l'étendre dans les mers du midi. Le Duc de Sudermanie ne pouvoit se déguiser les dispositions peu favorables de CATHERINE à l'égard de l'état dont il étoit devenu le tuteur; et de-là sans doute son alliance avec le Danemark, malgré la haine nationale qui depuis si long-temps sépare les deux peuples et que des traités n'éteignent pas: de-là sans doute encore cet empressement à rechercher l'amitié de la République Françoise, avant même qu'elle eût une constitution: de-là peut-être aussi ces bruits qui, vrais ou faux, semblent pouvoir être rapportés à la même cause; cette idée presque générale d'un traité secret de subsides entre la Suède et le nouveau gouvernement François; et cet avis répandu depuis peu d'une conduite très-hautaine tenue dans une grande circonstance par la cour de Pétersbourg envers celle de Stockholm. Si la légèreté adopte facilement de tels bruits, si la haine s'empresse de les répandre, la sagesse commande de s'en défier; mais la sagesse n'oublie pas les faits incontestables qui ont pu y donner naissance. Elle sçait apprécier les motifs des nouvelles entraves mises par CATHERINE au commerce de la Suède avec ses états: elle ne s'étonne pas que l'Europe ait pu croire la Suède liée par de grandes obligations au gouvernement François, en voyant le Régent souffrir que le ministre d'un gouvernement mal affermi vint déclarer au Roi dans un discours solennel, que désormais les Souverains n'ont d'autres droits sur leurs peuples que ceux qu'ils s'acquièrent par leurs bienfaits. . . . C'est sous de tels auspices que le jeune Prince destiné à régner sur la Suède parvient à la majorité, et qu'il reçoit tout à la

fois des mains de son tuteur une compagne et les rênes du gouvernement: heureux, s'il sçait sentir tout le malheur des rois; si, dans un moment où tout, jusqu'aux trônes mêmes, conspire contre les trônes, il éloigne du sien

cet esprit d'imprudence et d'erreur
De la chûte des Rois funeste avant-coureur; *)

si en un mot, élevé au milieu des orages d'une révolution sociale, il peut les conjurer et en garantir sous l'égide de sa sagesse la nation dont il doit être le père; semblable au cèdre, qui, sur les hauteurs du Liban, croit et s'élève au milieu des tempêtes, étend au loin ses rameaux superbes, et met à l'abri des vents déchaînés les plantes que la terre a produites sous son ombre protectrice!

Si par l'effet des menaces de la Russie ou du moins de ses dispositions bien connues, la Porte et la Suède ne trouvèrent pas dans leur neutralité toute la sécurité, tout le repos qu'elles s'en étoient promis, plusieurs autres états, qui s'étoient aussi refusés à entrer dans la ligue des puissances, ne purent par leur inaction se mettre à l'abri de toute crainte. Les petites républiques d'Italie, Gênes sur-tout, se trouvèrent presque continuellement froissées entre les parties belligérantes; et la Suisse, qui dut si souvent se croire au moment de voir son territoire violé, mais pour qui toute appréhension disparut sans doute, lorsqu'elle fut devenue le centre des négociations pacificatrices; la Suisse, depuis que Bâle n'attire plus par cet avantage les regards de l'Europe, paroît condamnée à éprouver de nouvelles alarmes, si la paix de l'Autriche et de l'Empire ne vient bientôt les prévenir.

Mais, pendant que la plûpart des états neutres n'ont trouvé dans leur neutralité même qu'une

---

*) *Racine* dans *Athalie.*

source d'inquiétudes, par quels moyens un état jadis foible et dépendant s'est-il acquis, en suivant la même voie, sûreté, richesse, et considération? C'est que de la part de cet état la neutralité a été le fruit de la sagesse bien plus que de l'intérêt; que cet état a constamment soutenu sa neutralité sur le ton convenable à une puissance, qui recherche avant tout le bien de ses sujets; que sa neutralité a été franche en un mot, et que, comme parmi les particuliers la vertu sans fard commande quelquefois le respect à la corruption même, parmi les états la sévère équité, l'austère franchise peuvent aussi imposer à l'ambition qui est l'immoralité des cabinets. Ici les faits parlent; ils éloignent de l'écrivain le reproche de la prévention, comme le soupçon de la flatterie. Le Danemark, loin de se jetter dans les bras de la Convention, comme tant d'autres états, a refusé même jusqu'ici ce qu'ont accordé plusieurs des puissances liguées; et tandis que la République Françoise est reconnue non seulement à Constantinople, à Stockholm, en Suisse, à Venise, à Gênes, mais encore à Berlin, à Madrid, à Florence et à Kassel; à Copenhague on connoit la France, on commerce avec la France, on entretient des relations indispensables avec la France, mais on ne reconnoit pas encore son gouvernement. Le Danemarck a reçu le prix de cette conduite tout à la fois pleine de justice et de dignité. Pendant que des états puissans mendioient en quelque sorte et mendioient inutilement le rôle de médiateurs, le Chef de l'Empire en déféroit le titre au Danemark, et les alliés de l'Autriche, l'Angleterre et la Russie étoient forcés d'applaudir à son choix.

Si les relations extérieures du Danemark méritent ainsi l'intérêt et l'attention des politiques, sa situation intérieure n'est pas moins digne de les occuper, et elle semble leur présenter un grand problême à résoudre. Nulle part l'amour de la liberté n'est plus vif, plus généralement répandu qu'en Dane-

marck; et comment les Danois, prèsque tous marins, ou insulaires, ou habitans des montagnes, comment de tels hommes aimeroient-ils la servitude? nulle part cependant le pouvoir n'est plus absolu; et nulle part il n'est plus chéri: voila sans doute de quoi exercer la sagacité des philosophes. Mais l'instructive solution du problême est également honorable et pour le peuple et pour le gouvernement. *Justice dans le gouvernement et liberté pour les sujets* sont synonymes; les Danois l'éprouvent et se croient libres sous un Roi autant qu'ils pourroient l'être dans une République. Ils sçavent qu'une administration sage et éclairée s'occupe sans cesse de leur bonheur, et qu'elle ne perd pas un moyen de faire remplir au Danemarck la destinée à laquelle sa position l'appelle; ils sçavent qu'elle porte continuellement des regards attentifs sur leur marine et leur commerce, vrais fondemens de leur prospérité, ils sçavent qu'au milieu des horreurs d'une guerre prèsque générale aucun peuple n'a joui comme eux du calme profond et de tous les bienfaits de la paix.

Un peuple libre, sons un gouvernement absolu mais juste, offre un grand exemple à une nation esclave sous des Représentans élus mais tyranniques, à une nation qui s'agite, qui s'épuise, qui se déchire elle-même depuis six ans pour trouver la liberté; à une nation devant laquelle, en comparant leur sort, les Polonois peuvent vanter le bonheur de leur joug, et les Turcs se glorifier de leurs chaînes.... Mais cette nation est-elle donc la même qui a ébranlé et qui peut encore faire trembler l'Europe; qui a tenu sous sa domination et qui a affranchi les Bataves, qui a fait de la Belgique une de ses provinces, qui possède une partie de l'Allemagne; qui non contente d'avoir reculé ses limites jusqu'aux Alpes menace toute l'Italie, qui étend sa souveraineté depuis Savone jusqu'à Brest, depuis l'Escaut jusqu'aux Pyrénées; qui a vu des Rois puissans poser les armes devant

vant elle et rechercher son alliance; qui enfin chez tous les Rois qu'elle combat a plus d'amis, plus de partisans que ces Rois n'en ont eux-mêmes? .... Oui, c'est là cette même nation, qui, nous le disions il y a six mois, pourra être toujours grande, mais ne sera peut-être jamais libre, ne sera peut-être jamais heureuse; qu'on pourra dire toujours grande, puisque, depuis le siècle d'Alexandre jusqu'a celui de Frédéric, les hommes sont convenus de placer la grandeur des princes et des états dans l'éclat des succès militaires, mais qu'on ne peut dire libre, si l'on mêle quelque idée de justice à l'idée de la liberté; et qu'on ne sçauroit dire heureuse, à moins que les philosophes ne parviennent à rendre équivoque ce qui constitue le vrai bonheur, comme ils ont réussi à brouiller toutes les idées sur l'essence de la liberté véritable.

Une assemblée, qui, devançant les jugemens de la postérité, s'étoit mille fois appréciée elle-même; qui mille fois, en citant la tyrannie sous laquelle elle avoit gémi, comme l'excuse des forfaits auxquels elle avoit prêté son nom et sa puissance, s'étoit ainsi déclarée mi-partie de lâches et de scélérats; cette convention, couverte de sang et d'opprobre, s'étoit aussi déclarée capable de donner une constitution à la France. Bien persuadée qu'il ne falloit que vouloir pour pouvoir faire une constitution, elle ordonna qu'une constitution fût faite; et bientôt sortit du laboratoire qu'elle avoit formé à cet effet un code constitutionnel, qui devoit être le feu sacré des François et la lumière des autres peuples. En l'analysant, les philosophes y trouvèrent plus de sagesse que n'en avoient contenu deux ouvrages du même genre produits par le génie législatif de l'Assemblée constituante et par celui de Roberspierre. L'établissement de deux chambres destinées à faire les loix et l'organisation d'un directoire créé pour

les faire exécuter étoient les signes ou les fruits de cette sagesse extraordinaire, due à la marche rétrograde que tenoit depuis quelque temps la révolution et à l'impuissance des Jacobins mis aux fers ou réduits au silence. Cette constitution trouva toute-fois des censeurs dans l'assemblée même qui lui donna naissance, et le seul membre, à qui il fut permis d'avoir un avis en législation, Siéyès ne craignit pas d'en prédire la ruine prochaine, si l'on dédaignoit ses conseils. Ses avis cependant furent méprisés : la constitution, rédigée par onze Représentans, tous ou presque tous d'un nom inconnu, fut décrétée et présentée au peuple, qui depuis long-temps n'avoit plus à choisir qu'entre un mal et un mal. Il préféra celui qui étant constitutionnel sembloit devoir être limité à celui qui étant révolutionnaire pouvoit n'avoir jamais de bornes. Mais en même-temps que la Convention lui offroit d'une main la liberté, de l'autre elle lui proposoit des chaînes. Elle lui enlevoit le plus beau, le plus important des droits garantis par la constitution, celui d'élire ses Représentans ; elle ne lui laissoit au moins que le choix du tiers de ses délégués. Cette mesure révolta tout ce que la France contenoit d'hommes encore jaloux de leur liberté et impatients du joug d'une Assemblée avilie : Paris sur-tout fit éclater son indignation. Les membres les plus flétris dans l'opinion publique se roidirent et se liguèrent contre elle; l'espérance alors rentra dans le coeur des jacobins; ils se flattèrent de retrouver dans les dispositions des législateurs dont ils prendroient la défense une compensation de l'aristocratie qui à leurs yeux entachoit la constitution; il se forma une coalition entre eux; les prisons furent ouvertes, les jacobins armés, le ban et l'arrière-ban des terroristes convoqués ; des troupes choisies furent appellées au secours de la Convention; et

les soldats furent attachés à sa cause par la séduction la plus forte, celle de l'or, tandis que les Parisiens ne leur envoyoient que des Orateurs ou des adresses. Aussi, le jour étant venu où quelques sections, poussées à bout par les mesures despotiques des comités, se mirent en mouvement, prirent les armes et marchèrent vers les Tuileries, sans trop sçavoir, cependant si elles alloient attaquer ou supplier la Convention, les satellites et les canons de cette Assemblée eurent bientôt triomphé de cette espèce d'insurrection, mal concertée, mal organisée, quoiqu'elle eût et peut-être par cela même qu'elle avoit réellement pour principe la haine du despotisme. Il ne fut pas question de cette loi martiale, qui en 1791 faisoit le scandale des patriotes; les comités ne perdirent pas leur temps à employer les voies de la persuasion ou le langage de la loi; mais ils eurent recours à cette éloquence terrible, appellée dès long-temps la dernière raison des Rois, et devenue depuis peu la première raison des Sans-culottes. Dans cette journée, anniversaire de l'époque mémorable, où Versailles avoit été témoin des complots d'un monstre né à côté du trône, du criminel délire des Parisiens et de l'humanité d'un Roi toujours avare de sang; dans cette journée des milliers de parisiens tombèrent sous le feu d'une artillerie que les Représentans du Peuple dirigeoient sur le Peuple à bout portant; le sang ruissela dans les rues de Paris; ses places publiques furent jonchées de cadavres; et ses habitans apprirent ce qu'ils devoient attendre de leurs nouveaux maîtres. De même que l'Assemblée constituante avoit dû une grande partie de sa puissance aux *coupe-têtes* de 1789, de même que les *Septembriseurs* de 92 avoient frayé la voie à la Convention, de même les deux Conseils Législatifs et le Directoire assirent leur domination sur

les catacombes encore fumantes qu'avoient creusées et comblées les *Mitrailleurs* du 6 Octobre 95.

La formation du Directoire fut assortie aux circonstances; et Barras qui avoit commandé le massacre du Peuple, et Carnot qui avoit été pendant 15 mois le conseil, l'ami, le complice de Robespierre, furent du nombre des cinq Rois que nomma la Convention dèsqu'elle se fut divisée en deux Conseils. C'est sous l'égide de tels hommes qu'a été placée la liberté des François; telle est l'aurore du bonheur dont la Constitution leur donne l'espoir.

Le Directoire et les deux Conseils ont tenu tout ce que promettoit leur composition. Condamnés, soit par leur situation, soit par leur impuissance à se traîner servilement sur les traces de ce *Roberspierre* à qui son féroce instinct tint lieu de génie, habitués à gouverner la France par des moyens révolutionnaires, et incapables d'en concevoir d'autres, ils les ont transportés dans le régime constitutionnel. *Roberspierre* avoit imaginé les réquisitions et les emprunts forcés; et le Directoire, tout en maudissant la mémoire du tyran, n'a pas dédaigné de suivre sa marche. A-t-il manqué de pain? il a ordonné une réquisition dans tous les départemens pour qu'on lui livre des grains. A-t-il vu ses armées affoiblies par la désertion? il a renouvellé contre les jeunes gens toutes les rigueurs de la *presse*. S'est-il trouvé sans numéraire? il s'est fait autoriser à en prendre dans toutes les bourses. Enfin, à la guillotine près, c'est tout le plan, tout le système du comité de salut public. Le Directoire a bien senti que tuer et toujours tuer seroit trop odieux; il a calculé jusqu'où pouvoit aller la patience du Peuple; et il a vu qu'il pouvoit régner sans la guillotine. La réclusion, le bannissement, la déportation lui suffisent pour le

débarrasser des ennemis dont la présence lui seroit dangereuse; et il n'est pas jusqu'à Cormatin dont il ne consente à laisser échapper la tête. Mais, sauf l'activité des bourreaux, qui est suspendue, c'est l'esprit de Roberspierre qui respire dans toutes les opérations du gouvernement: ce sont des livraisons de grains forcées, des enrôlemens forcés, des emprunts forcés; tout est forcé dans ce pays qu'on appelle libre; tout est le résultat de la contrainte dans un état où rien ne se fait qu'au nom de la liberté.

Le Directoire a trouvé tout l'appui qu'il pouvoit désirer dans les conseils législatifs, où la majorité du nouveau tiers et un petit nombre de conventionnels ne lui ont donné jusqu'ici qu'une foible opposition à combattre. Il a obtenu une confiance sans bornes, soit pour la nomination aux emplois, soit pour la disposition de tous les moyens pécuniaires qui peuvent rester à la France. Il a commencé par demander des milliards en assignats et des milliards lui ont été accordés: il est devenu plus exigeant, il a voulu des millions en numéraire, et des millions en numéraire lui ont été octroyés. Mais octroyer n'étoit pas créer: le numéraire manquoit à la trésorerie; et les plus riches patriotes ne montroient aucun empressement d'y en porter: le Directoire a dit aux cinq-cents qu'avec des bayonnettes il trouveroit à remplir un emprunt, et les cinq-cents lui ont donné le pouvoir d'employer ses bayonnettes. L'effet des bayonnettes n'étoit pas aussi prompt que celui de l'éclair; et le besoin, plus pressant que la foudre n'est rapide, assiégeoit toujours les portes du Directoire: alors le Directoire s'est encore adressé aux conseils: il leur a demandé d'être autorisé à vendre les forêts nationales, à vendre les magnifiques maisons de plaisance qui appartenoient à la couronne; à vendre quelques châteaux forts devenus inutiles; à vendre

tout le mobilier de la République . . Ce dernier mot seul étoit effrayant: il pouvoit tout comprendre depuis le garde-meuble jusqu'aux magasins, jusqu'aux chantiers, jusqu'aux arsenaux; depuis les joyaux jusqu'aux canons; depuis les clochettes des deux Présidens jusqu'aux vaisseaux inactifs dans les ports de la République: mais cette immense latitude n'a pas été même apperçue par les Conseils; ils se sont empressés de tout accorder; et le Directoire peut tout vendre.

Après avoir mis à de telles épreuves les dispositions des Législateurs, que manquoit-il au Directoire que de trouver des Agens qui sçussent faire exécuter rigoureusement ses volontés? Il les a cherchés dans les Jacobins, qui seuls, s'il faut le dire, pendant la révolution ont montré de l'audace et de la ténacité. Il les a préférés par inclination et par intérêt. En leur distribuant les emplois, en les répandant dans les provinces, il les a physiquement et moralement divisés; il a cru trouver dans cette division un moyen de les maîtriser; et il a au moins affoibli le faisceau qui se formoit depuis quelque temps à Paris, qui grossissoit chaque jour, qui devenoit de plus en plus menaçant. Mais peut-il se flatter d'épuiser ainsi les ressources du Jacobinisme? Ne restera-t-il pas toujours des Chefs, des meneurs aux Sans-culottes? Et ceux-ci pardonneront-ils à leurs anciens frères leur palais, leurs gardes, leur costume chamarré d'or, leur magnificence royale? Leur pardonneront-ils sur-tout la disposition absolue des trésors de la République?

Le Directoire se flatte au moins, en faisant des Jacobins les instrumens de sa puissance, d'atteindre au but qui l'occupe sans cesse et que l'intérêt le plus pressant l'oblige de ne jamais perdre de vue. Placé entre les Royalistes et les Jacobins, également haï des uns et des autres, il craint cependant plus le retour de la Royauté que celui de l'anarchie, dont les chances

variées lui permettroient quelque espérance. Les Royalistes seront donc l'objet favori de ses poursuites; les Jacobins mettront à seconder ses vues toute la fougue de leur zèle; et, si le royalisme étoit de nature à périr au milieu des persécutions, ils pourroient peut-être se flatter de l'avoir bientôt anéanti. A Paris les flots de sang, qui ont coulé le 6 Octobre, ont facilement refroidi un royalisme où il entroit plus de calcul que de sentiment, et ont entièrement déconcerté des projets, dont le but étoit très-équivoque. Paris d'ailleurs ne renferme plus aucun objet d'affection pour les vrais Royalistes: Il n'y a plus de centre vers lequel tendent et où se réunissent leurs voeux. Cette jeune Princesse, dont le nom, les charmes et les malheurs étoient pour eux l'objet d'une espèce de culte, vient de laisser déserte cette demeure, qui fut si longtemps le séjour des vertus et de l'infortune; séjour devenu sacré pour quiconque a une ame, et où nul Royaliste sensible ne pourra jamais pénétrer, sans éprouver ce mélange de respect, d'attendrissement et d'effroi, dont on est saisi sous les voutes antiques d'un temple depuis long-temps abandonné, mais où l'on croit encore sentir la présence de la divinité qui jadis s'y communiquoit aux mortels.

Si tout porte à croire que le Royalisme est refroidi à Paris, ou plutôt qu'il y est paralysé par l'insouciance et l'apathie qui y dominent, les craintes souvent manifestées au milieu des deux Conseils annoncent qu'il a fait de grands progrès dans les Départemens. Mais désunis et rigoureusement surveillés, sans Chefs, sans armes, sans moyens, les Royalistes ne peuvent y nuire à la République; ils sont chaque jour forcés de courber la tête sous son joug; et leurs opinions même n'auroient rien d'inquiétant, s'il n'existoit toujours dans les Départemens de l'Ouest un parti qui leur offre un point de ralliement, qui n'auroit même besoin que de

quelques succès pour se fortifier et pour devenir redoutable.

La Vendée encore existante, Charette affoibli sans être réduit, Stofflet s'en tenant toujours en apparence au traité de paix, mais devenant chaque jour plus suspect aux Républicains; les Chouans toujours forts et ravageant plusieurs Départemens, telle est l'idée qu'on peut concevoir du parti des Royalistes armés dans l'intérieur de la France; c'est du moins tout ce que peut croire l'homme sans passion, qui sçait se défier des relations de Londres comme de celles de Paris. Que pourroit-il écrire de plus sur un parti, dont la force est ignorée du François comme de l'Étranger, dont la situation est aussi énigmatique que son existence est prodigieuse? Le but auquel tend ce parti est mieux connu que les moyens qu'il a pour l'atteindre. Combattant franchement pour la Royauté et fermement attaché aux antiques loix de la Monarchie, il a proclamé unanimement le Roi que ces loix lui donnent. Cette unanimité de sentimens et cette incompréhensible résistance à toutes les armées envoyées pour les détruire peuvent seules justifier en quelque sorte l'espoir qu'aiment encore à conserver les François qui partagent ses principes, et qui n'ont pas été découragés par les désastres de Quiberon. Les Républicains eux-mêmes, qui depuis trois ans font chaque mois de nouveaux et d'inutiles efforts pour enchaîner, du moins pour désarmer le Royalisme dans les Provinces-Occidentales; les Républicains ne se déguisent pas combien cet ennemi deviendroit dangereux, si à la tête des Chouans étoit placé un Chef sage et habile qui sçût les rassembler, les discipliner et les réunir aux débris de la Vendée; si ce Chef, possédant les talens et animé de l'esprit des Bonchamp, des Lescure, des Laroche-Jacquelin, inspiroit assez de confiance aux Royalistes des autres Départemens pour les déci-

der à se rallier autour de ses drapeaux; si ces Princes que la rigueur du sort tient relégués l'un à Vérone, l'autre à Édimbourg, et à qui l'adversité n'a rien laissé que le coeur d'Henry IV, alloient déployer ses vertus et faire flotter son panache au milieu des rangs dévoués à leur cause; si ce Prince qui, pendant six ans de malheurs, s'est montré constamment digne de son nom et de sa réputation personnelle, alloit, suivi de ses enfans, exercer ses talens et son zèle sur le sol de cette Patrie infortunée, qui sçait encore l'apprécier; si enfin ils se réunissoient tous pour vaincre la France moins par les armes que par l'amour, que par l'espoir; s'ils réussissoient sur-tout à montrer la Royauté, comme prête à étouffer toutes les haines, à éteindre tous les ressentimens, et à guérir, ou du moins à adoucir toutes les plaies.... Mais les Républicains se flattent que jamais un plan pareil ne sera agréé par les Puissances; ils se flattent que le nom et le système anglois, mêlés à toutes les entreprises des Royalistes, les rendront toutes odieuses et les feront toutes échouer; ils se flattent que ce parti qui eût été l'allié le plus puissant des Rois coalisés, si les Rois eussent partagé ses vues, va bientôt être abandonné par eux, s'il ne l'est depuis long-temps, s'il ne l'a même toujours été, et qu'une paix générale sur le Continent va faire refluer des frontières sur la Vendée des Armées capables d'en effacer à jamais jusqu'à la dernière trace du royalisme... Ainsi calculent les Républicains; et ils ne réfléchissent pas que le jour, où leurs troupes s'avanceront du Rhin et des Alpes vers la Bretagne et la Normandie, sera le jour où commencera la plus effroyable des guerres civiles. L'Armée composée de tant d'élémens, divisée en tant d'opinions, mais étroitement unie par le lien le plus fort pour les François, par l'honneur, par l'amour propre national, par ce sentiment qui exalte les ames, tandis qu'elles restent

de glace devant telle ou telle forme de gouvernement; l'armée n'étant plus retenue par ce lien puissant, se décomposera, se dissoudra, lorsqu'on la conduira devant des François. Les Royalistes trouveront à se recruter non seulement dans les bandes licenciées, mais même dans celles qu'elles auront à combattre; tous les soldats fatigués de la guerre, ou indifférens sur son objet, rentreront dans leurs foyers; il ne restera dans les camps que des hommes énergiques; et s'il ne s'élève ou un César ou un Pompée, qui, de quelque parti qu'il pût sortir, seroit toujours dangereux pour la République; si cette révolution, qui a donné naissance à tant de grands Scélérats, ne produit pas enfin un grand-homme; la guerre des Royalistes et des Républicains se changera en une guerre de Jacobins et de Chouans qui chercheront bien moins à se surpasser en hauts faits, qu'en pillages, en crimes, en dévastations: cette guerre s'étendra peu-à-peu comme une lèpre affreuse sur toute la France; elle atteindra les hommes de tous les partis, et elle fera périr le corps politique au milieu des plus douloureuses convulsions.

Cette effrayante perspective, fût-elle apperçue par les deux partis, ne changeroit rien ni à leurs dispositions, ni à leurs projets. La prévoyance n'est qu'un conseiller froid et timide, sur qui les passions, ces sophistes éloquens, remportent toujours une victoire facile. L'avenir ne peut se présenter aux François les plus confians que sous les plus sombres couleurs; mais à son aspect menaçant chaque parti n'en est que plus décidé à tout essayer pour faire triompher sa cause; les hommes qui ne sont pour aucun parti, qui ne crient ni *vive le Roi*, ni *vive la ligue*, qui ne tiennent qu'à leur existence, repoussent comme des chimères les probabités qui troublent leur repos; le Gouvernement qui auroit tant d'intérêt à rapprocher tous les esprits n'en

devient ni plus conciliant, ni plus juste; loin de s'affermir, il provoque les chocs qui doivent le renverser; et la révolution poursuit son cours, dont tous les sages réunis ne sçauroient ni prédire les variations, ni désigner le terme.

La révolution parcourra peut-être encore plus d'une fois le cercle dans lequel elle se meut depuis six ans. Jacobine dans son essence, elle fut dénaturée pendant trois ans par les Constitutionnels qui lui donnoient une allure équivoque. Bien plus attachés aux abus qu'elle attaquoit qu'aux principes qu'elle devoit consacrer, c'étoient des aristocrates honteux sous le masque de la démocratie. Les liens mal tissus, par lesquels ils tâchèrent d'arrêter la révolution pour leur intérêt, furent facilement rompus par les Jacobins. Débarrassée des entraves constitutionnelles, la révolution s'est élancée depuis le 10 Août avec toute l'impétuosité des passions grossières, qui dégagées de tout frein lui donnoient chaque jour un nouveau degré de chaleur et de violence. Elle entraînoit tout avec elle, renversant tous les obstacles, confondant tous les rangs, déplaçant toutes les fortunes, détruisant toutes les loix, bouleversant tout l'ordre social; et, si elle a suspendu sa marche désastreuse, c'est que quelques uns de ses enfans, craignant d'en être dévorés comme tant d'autres, s'en sont emparés pour la diriger encore constitutionnellement. Mais déjà les Chefs des *Thermidoriens*, tels que Tallien et Fréron, qui après avoir été Jacobins pendant quatre ans étoient devenus des modérés, sont redevenus Jacobins et se sont unis à ceux que deux mois auparavant ils jettoient dans les fers ou menaçoient de la guillotine. Les Membres du Directoire, sans-culottes d'origine, mais aristocrates par état, se montrent Jacobins dans toutes leurs mesures, et ils sacrifieront tout à la populace où à ses chefs pour qu'elle ne renverse pas le Luxembourg com-

me elle a renversé les Tuileries; mais ils ne voudront pas se sacrifier eux-mêmes, et c'est d'eux-mêmes que le Jacobinisme exigera enfin le sacrifice. Depuis long-temps ses sectateurs se rassemblent; ils ont leurs Correspondans et leurs Journalistes; ils ont remis en vénération le souterrain de Marat; déjà ils disent tout haut qu'il est temps d'agir; sans doute ils se préparent à aller coiffer les cinq Rois du bonnet rouge, et ceux-ci peut-être n'auront bientôt à choisir qu'entre la proscription populaire ou une coalition avec leurs anciens amis. Telle est du moins, dans la situation actuelle, une des chances les plus probables d'une révolution, qui paroît par sa nature impossible à fixer, et dont les mouvemens deviendront plus rapides, mais aussi peut-être plus décisifs, du moment où les puissances l'auront abandonnée à elle-même.

Lorsque les puissances s'armèrent contre la révolution, ce ne fut pas qu'elles la craignissent. La révolution ne fut pour personne un objet d'inquiétude; elle a été pour tous les pays un sujet de spéculation; et tandis que les banquiers de toutes les places agiotoient sur les assignats de la République, les Ministres de toutes les cours spéculoient sur les débris du Royaume ou du moins sur ses malheurs. L'Angleterre vouloit les colonies; la Russie et la Prusse la Pologne; l'Autriche les places frontières à sa convenance, etc. Pendant que les puissances s'arrangeoient à loisir en se partageant des dépouilles idéales, la guerre se faisoit avec lenteur, les noeuds de la coalition se relâchoient de jour en jour, quelques uns des dépouillans étoient dépouillés, et la révolution s'alimentoit des obstacles qui devoient l'étouffer. Elle fut combattue pendant 15 jours par le Duc de Brunswick, et pendant dix ou douze par le Général Mack; mais pendant tout le reste des quatre campagnes, la guerre s'est faite à son profit. Loin d'être poussée avec

cette énergie, avec cette célérité, avec cet ensemble, avec ce développement de moyens et d'efforts qu'exigeoit l'importance des motifs et que promettoit la réputation des Généraux, jamais lutte d'état à état ne fut plus languissante ou pour parler plus exactement, jamais plus de lenteur ne fut opposée à autant d'activité; jamais on n'entendit plus de cris sur les malheurs, sur le fardeau de la guerre: on eût dit que les puissances en étoient dégoûtées avant de l'entreprendre; les mêmes peuples, les mêmes cours, qui se sont battus à outrance pendant des siècles, et qui se battroient encore pour quelques lieues de terrein, crièrent merci dès le premier jour. A des plans tracés par la plus entreprenante audace et exécutés par l'impétuosité la plus bouillante, les Alliés n'ont presque constamment opposé que de vieilles routines, des marches très-régulières mais très-froides, et des pratiques purement matérielles de tactique, dont ils ont peut-être senti l'insuffisance, mais dont l'abandon eût accusé l'ineptie de quelques Ministres, ou blessé l'orgueil de certains Généraux.

Les récens et importants succès du Maréchal de Clairfayt, en même temps qu'ils ont repoussé loin de lui de pareils reproches, ont pu faire croire à un changement dans le système militaire de l'Autriche; mais l'espèce d'armistice qui est venu arrêter l'essor qu'avoient pris les Aigles Autrichiennes, les bruits généralemeut répandus d'une paix prochaine, et ces bruits, ainsi que cet armistice, rapprochés du message du Roi d'Angleterre et des discours de ses Ministres au Parlement, rendent très-équivoque la continuation d'une guerre, dont tous les partis sont fatigués, dont toute l'Europe désire la fin.

La paix n'est peut-être pas plus difficile à faire pour l'Autriche et l'Empire qui ont beaucoup perdu, que pour l'Angleterre qui a beaucoup conquis:

mais la guerre n'est pas également dangereuse pour ces puissances. Les Pays-Bas Autrichiens, réunis au territoire François par un Décret de la Convention, semblent être l'objet de la plus importante difficulté dans les négociations relatives à la paix du Continent. Le Cabinet de Vienne, depuis long-temps partagé sur l'intérêt que peut avoir l'Autriche à conserver ces provinces, est sûr d'applanir tous les obstacles, le jour où il se décidera à en faire le sacrifice; et, si les richesses du sol, ainsi que les avantages de sa situation, lui rendent ce sacrifice pénible, si le danger de fortifier par là son ennemi ajoute à sa répugnance, combien ne doit-elle pas être affoiblie par le souvenir de tout ce qu'ont coûté depuis sept ans ces possessions éloignées, précieuses pour l'Autriche alliée de la France monarchique, mais ruineuses pour l'Autriche ennemie de la France républicaine. L'Europe même, ensanglantée depuis des siècles par des guerres, dont les Pays-Bas furent l'objet ou le prétexte, ne doit-elle pas désirer de les voir abandonnés à un Peuple, dont les intérêts bien entendus lui prescriront un jour de les livrer soit à eux-mêmes, soit au seul état qui doive les posséder? Cet État n'est-il pas désigné tout-à-la fois par la nature et par la politique? La France, si sa République s'affermit, ne sera-t-elle pas intéressée à réunir sous un même Gouvernement la Belgique et la Hollande, après avoir pompé tous leurs trésors, après avoir tiré de la possession de ces pays tout le parti que lui donnent droit d'attendre la force de ses armes et l'industrie de ses Chefs? Les dix-sept provinces, liées par une nouvelle fédération après une séparation de deux siècles, unissant les ressources de l'agriculture à celles du commerce, défendues contre l'Allemagne par un cordon de places fortes depuis la mer jusqu'à Luxembourg, ne formeroient-elles pas pour la France, quel que

fût son gouvernement, un avant-mur formidable? Et cette nouvelle République ne pouvant réveiller la jalousie d'aucun de ses voisins, la tranquillité de l'Europe n'en deviendroit-elle pas plus assurée?

L'abandon de la Belgique, considéré sous ce point de vue par l'Autriche et par la France, éloigneroit toutes les difficultés qui peuvent retarder la paix de l'Empire. La France n'auroit plus aucune raison de retenir les conquêtes faites en Allemagne, aucun motif de refuser le *statu quo* demandé par la Diète de Ratisbonne; et la Diète, contente de recouvrer le territoire envahi, ne parleroit plus sans doute de ces droits, réclamés autre-fois par les Princes possessionnés en Alsace, sur un ton, qui annonçoit que l'Empire comptoit beaucoup trop sur la justice de la France ou beaucoup trop sur sa foiblesse. C'est ainsi que les petits États d'allemagne, dont les François ne sont pas les plus dangereux ennemis, s'assureroient encore au moins quelques années d'existence. C'est ainsi que l'Empire conserveroit encore cette constitution, sans cesse menacée par ses vices, mais qui, toute gothique et toute bizarre qu'elle est, ayant traversé des siècles et résisté à de violentes attaques, dépose chaque jour contre les prétentions et l'orgueil de ces philosophes, dont les constitutions si vantées peuvent à peine atteindre une durée de quelques mois, ou plutôt dont les régulières conceptions n'ont pu produire jusqu'ici que des avortons politiques.

L'Angleterre, unie à l'Autriche par des liens d'une utilité réciproque, et ne pouvant ni se séparer de cette Puissance dans une paix particulière, ni rester d'ailleurs indifférente sur le choix du maître auquel seront abandonnés les Pays-Bas; l'Angleterre trouve dans le sort futur de ces provinces un des points les plus épineux à régler en traitant avec la France. Mais, pour l'Angleterre, comme

pour l'Autriche et l'Empire, c'est de la difficulté même que peut naître le moyen de conciliation. Les Pays-Bas Autrichiens étant cédés à la Hollande comme un dédommagement de ses possessions en Afrique et en Asie, l'Angleterre retenant sous sa domination ces précieux établissemens, la France revenant dans les deux Indes au *statu quo* d'avant la guerre, et la République des 17 provinces conservant ses colonies des Antilles, il résulteroit d'une paix générale conclue à de telles conditions qu'aux finances près, ruinées dans presque tous les états de l'Europe, aucune puissance n'auroit fait de très-grandes pertes dans cette guerre longue et opiniâtre. L'Angleterre se seroit enrichie dans l'Inde des dépouilles de la Hollande; la France se seroit aggrandie dans l'Archipel Américain aux dépens de l'Espagne; l'Espagne n'auroit fait qu'aliéner une colonie dont elle laissoit les trésors enfouis; la Hollande trouveroit dans un grand accroissement de puissance territoriale la compensation de ce qu'elle auroit perdu en puissance commerciale; l'Autriche n'auroit abdiqué qu'une Souveraineté depuis long-temps onéreuse; l'Empire, la Prusse, le Portugal, Naples, la Toscane, n'auroient rien perdu; de tant de puissances coalisées le Roi de Sardaigne se trouveroit seul lésé, et il ne resteroit d'autre difficulté que de réintégrer ou de dédommager ce prince; difficulté qui mérite à peine ce nom dans une pacification aussi importante.

Mais l'Angleterre veut-elle la paix? Est-elle intéressée à la vouloir? Son Ministère croit-il enfin la France assez épuisée? Ou bien craindra-t-il que la continuation de la guerre ne paroisse à l'Opposition un dernier défi et ne décide l'explosion révolutionnaire dont il est si vivement menacé?

Epuiser

Epuiser la France et s'approprier ses colonies, tel fut le double but de l'Angleterre avide de vengeance et de richesses, et aspirant non seulement à affoiblir mais à anéantir sa rivale. Ce double but, depuis long-temps démontré par les faits, a été solennellement avoué, lorsque les Ministres, discourant au Parlement sur la possibilité de traiter avec le Gouvernement François, ont mis de côté tous ces motifs moraux de continuer la guerre, dont jadis ils parloient sans cesse, et que le comte *Fitzwilliam* leur a rappellé avec une si énergique franchise.

Une guerre adroitement prolongée, un double système d'épuisement en Europe et d'invasion dans les deux Indes étoient pour l'Angleterre les seuls moyens d'atteindre son double but. De là Toulon pris et incendié; de là l'armée des alliés divisée après la prise de Valenciennes pour aller attaquer Dunkerque, lorsqu'elle eût du pénétrer dans l'intérieur de la France; de là les Royalistes de la Vendée si long-temps abandonnés et ensuite si mal, si foiblement secourus; de là toutes ces expéditions sur les côtes de France, manquées avant d'être entreprises; de là cette persévérance des troupes Angloises à seconder si mollement les efforts des Alliés dans les deux campagnes qu'elles ont faites sur le continent; de là ces subsides accordés à diverses puissances à mesure qu'elles se dégoûtoient de la guerre; de là le régime Anglois donné à la Corse; de là tous les moyens dirigés contre les possessions Françoises et Hollandoises des deux Indes etc. Mais les calculs du Ministre Anglois l'ont précipité dans d'affreux périls. En ménageant la révolution Françoise, en alimentant le feu qui consumoit ses voisins, au lieu de chercher à l'éteindre dans le foyer même de l'incendie, le cabinet de St. James s'est laissé gagner par les

flammes; elles l'entourent, elles le pressent, elles le menacent de le dévorer à son tour; elles l'éclairent sur le danger de jouer avec des charbons ardens. Les principes François ont pénétré la masse du Peuple que son Gouvernement devoit en garantir. Le Ministre est encore le maître du parlement; mais l'est-il aussi de la nation? Il règne à Westminster; mais n'est-il pas détrôné en Angleterre? Il a pour lui les propriétaires, les francs-tenanciers, et tous les loyaux habitans qui, soit par inclination, soit par nécessité, cherchent leur sûreté à l'abri du trône; mais il a contre lui cette multitude d'hommes qu'un esprit faux, ou un coeur corrompu, ou une existence misérable livrent à toutes les séductions, à tous les factieux: et ce sont ces hommes qui sont actifs, ce sont eux qui complottent, qui ameutent, qui se rassemblent, tandis que les premiers, disséminés sur une vaste étendue, sans point de réunion et sans ligue, s'occupent froidement d'intérêts et de devoirs étrangers à la chose publique. L'Opposition cherche à organiser constitutionnellement l'insurrection; c'est à la faveur des loix qu'elle renouvelle sans cesse des attaques dont elle peut à chaque instant varier les moyens: si elle réussit, le Ministre est perdu; si elle échoue, il est blessé. Le Ministre sent bien qu'il ne peut se défendre contre des usurpateurs qu'en usurpant lui-même; et c'est ainsi que la lutte s'aigrit, qu'elle s'envenime; c'est ainsi que l'influence ministérielle emporte au Parlement des bills qui restreignent la liberté, et que l'Opposition prêche la résistance en face du législateur, indique des infractions légales, et élude le pouvoir de la loi. C'est ainsi que se donne, que se répète le signal de la révolution; c'est ainsi qu'elle peut naître de la Constitution même et sortir toute armée du sein du Parlement. Tels sont les dangers, tel est le fruit de cette

politique, qui spécule sur la peste sans s'effrayer de la contagion, qui met la morale en commerce, et qui transforme l'état en comptoir.

Mais si l'Angleterre périssoit par l'effet de cette politique désastreuse, elle ne périroit pas seule. L'Italie et l'Allemagne resteroient sans défense contre les François. L'Europe seroit bientôt non seulement appauvrie par la perte de toutes ses colonies, mais encore embrasée par une révolution générale. Les François, les Anglois et les Hollandois, unis par l'esprit révolutionnaire seroient dans peu les modèles ou les vainqueurs des autres nations; ces trois peuples se donnant la main, fiers de la chûte des deux trônes les plus brillans de l'Europe, s'armeroient contre tous les autres; et la révolution, renversant les Rois qui l'ont ménagée, comme ceux qui l'ont combattue, s'avanceroit, malgré la sécurité de la Russie, jusqu'au fond du Golphe de Finlande.

C'est donc à Londres que s'opérera le salut ou que se consommera la ruine de l'Europe; et, malgré la haine presque générale qu'ont value au Gouvernement Anglois sa puissance, son ambition et son orgeuil, tous les cabinets sont forcés de faire des voeux pour qu'il se maintienne contre les attaques des Révolutionnaires qui voudroient substituer à la liberté angloise le Jacobinisme françois. L'habileté du Ministre, la grande majorité du Corps-Législatif dévouée au trône, une force armée bien disciplinée, bien surveillée, et les grands avantages que les mains nanties du pouvoir ont toujours sur les mains qui cherchent à l'envahir, sont autant de moyens qui balancent puissamment la force et la violence d'une masse toujours prête à s'élancer sur l'autorité, les talens des hommes qui la dirigent, l'impétuosité propre aux agresseurs et l'ardeur toujours renais-

sante d'un parti qui peut être mille fois vaincu, mais qu'il est difficile d'abattre et impossible de ramener. Si le Ministre, avec les fortes ancres qui lui restent encore, peut fixer le vaisseau de l'Etat; s'il peut lui faire braver les vents de la discorde et les vagues de la sédition dans le havre protecteur de la loi constitutionnelle; si Mr. Pitt, appuyé par le Parlement et les *Fencibles*, réussit à défendre la couronne de toute atteinte; s'il continue la guerre, et si, comme les circonstances semblent le lui prescrire, il renonce a toute entreprise sur le continent, fort des succès qu'il a déja obtenus dans les deux Indes, fort des boulevards que chaque jour il y envoye, il pourra y faire régner exclusivement le pavillon Anglois. La France obtint-elle quelques avantages aux Antilles, ils ne pourroient être que passagers: à moins qu'une insurrection générale des Négres ne chassât les blancs de toutes ces Isles, l'Angleterre recouvreroit bientôt par sa puissance ce que les François lui auroient ravi par leur audace: si la victoire sur le continent reste a l'Etat qui a le dernier écu, la possession des colonies doit rester à celui qui a le dernier Vaisseau.

Quelque brillante que puisse être cette perspective pour le commerce de l'Angleterre, son gouvernement ne perdra pas de vue que les événemens de la guerre continentale pourroient être tels qu'il verroit s'évanouir les avantages attachés à la possession de toutes les Colonies. La France, poursuivant la guerre avec vigueur, ne peut-elle pas faire une campagne semblable à celle de 1794? Est-il impossible que, partant de Dusseldorff, ses armées envahissent dans le nord de l'Allemagne autant de pays qu'elles en conquirent depuis Landrecy jusqu'à Groningue? Si tels étoient leurs succès, s'ils en avoient de pareils en Italie, et que Naples et le Portugal ayant accèdé à la paix de l'Espagne,

la République Françoise coutinuât de régner sur ces trônes par la terreur, alors maîtresse de tous les pays auxquels les Anglois pourroient vendre les denrées coloniales, maîtresse de toutes les côtes de l'Europe depuis le Golphe de Lépante jusqu'à Gibraltar, et depuis ce détroit jusqu'à celui du Sund, elle réduiroit les nations placées sous son joug aux mêmes privations que la France éprouve depuis si long-temps; et tous les acheteurs se trouvant ligués contre les marchands, ceux-ci seroient forcés de subir la loi des premiers, pour ne pas devenir les victimes de leur propre monopole.

Mais la France, épuisée comme elle l'est, peut-elle prétendre à des succès de cette importance?... Le Ministre Anglois a dit au Parlement, et la plus grande partie de l'Europe a répété que la France en étoit au dernier période d'épuisement: si le Ministre l'a dit de bonne foi, c'est qu'il a ignoré ou qu'il a oublié un instant tout ce que peuvent produire les moyens révolutionnaires chez une nation, qui, comme la France, à tout à la fois assez de force et assez de foiblesse pour les supporter. Oui, la France dans sa détresse est encore redoutable; c'est un colosse, qui, dans les souffrances d'un mal long et violent, a perdu son embonpoint, ses formes, et sa majestueuse beauté; mais il lui reste encore le pouvoir de se défendre et celui de nuire; et ce squelette colossal conserve assez de nerf ponr étreindre et renverser ses ennemis.

Les moyens des hommes qui gouvernent la France sont connus: les réquisitions leur donneront des soldats, les emprunts forcés de l'or; et une campagne heureuse leur fournira de quoi en faire une seconde. Le Directoire ordonnera à ses généraux de se conduire en généraux romains. „Com-» me on jugeoit, a dit Montesquieu, de la gloire » d'un général par la quantité de l'or et de l'ar-

» gent qu'on portoit à son triomphe, il ne laissoit » rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissoit tou- » jours, et chaque guerre la mettoit en état d'en » entreprendre une autre ". Les généraux François ne se borneront plus à des contributions; ils enlèveront tout l'or, tout l'argent, tous les trésors qu'ils trouveront dans les pays conquis; et Paris s'enrichira des dépouilles de la Belgique, de la Hollande, de l'Allemagne et de l'Italie: ils s'empareront du superflu des riches pour en faire des propriétés nationales; et, s'il le faut, ils réduiront en servitude, ils rendront esclaves de la République les peuples vaincus, qu'ils accuseront d'avoir repoussé le bienfait de la liberté, d'avoir voulu rester esclaves des Rois.

En attendant que la victoire alimente ainsi le trésor national, une grande mine est ouverte; le terrorisme sçaura l'exploiter; et, lors méme qu'elle paroîtra épuisée, il y trouvera encore des richesses. A l'emprunt forcé d'aujourd'hui on en verra demain succéder un autre; le Directoire, pour l'obtenir, n'aura besoin que d'un mot: *la liberté menacée*, ou *la Patrie en péril*; les Sans-culottes n'ayant rien à y perdre l'appuiront de leurs bras nerveux; et le Directoire sera sûr encore d'être applaudi, lorsqu'il appesantira sa main sur les entrepreneurs, les fournisseurs, les agioteurs, sur tous les nouveaux riches; lorsqu'en un mot il fera la guerre comme le Grand Seigneur, en pressurant ses Pachas.

Les réquisitions ne seront pas plus difficiles à exécuter que les emprunts à remplir. Avec de l'or, des soldats et le caractère françois, quels succès ne doit pas se promettre le Directoire, dont les armées en cas de revers seront toujours soutenues par des places fortes depuis Nimégue jusqu'à Strasbourg? Quels succès n'a-t-il pas droit d'espérer, sur-tout si l'Autriche persiste dans ce plan de

guerre défensive, qu'une vieille erreur fit croire convenable à l'infériorité du nombre et qui n'offre quelque sûreté qu'à des forces supérieures; si elle continue de calculer ses projets sur les bases d'une économie systématique et ruineuse; si en un mot, après 4 ans de funestes méprises, elle s'abuse encore sur les moyens de ses ennemis.

Dans le combat de la République contre les Rois, ceux-ci perdirent leur supériorité, le jour où le Roi de Prusse cessa de jouer un rôle effectif dans la coalition. Aujourd'hui que cette lutte en se prolongeant menace le repos des peuples et la stabilité des Gouvernemens, la Prusse pourroit seule changer la face des affaires, en mettant un terme honorable à l'éclipse politique qui depuis quelques mois voile sa puissance. Cent mille Prussiens, qui s'avanceroient sur le Bas-Rhin, conduits par un Général digne de commander les troupes de Frédéric, rendroient bientôt leur maître l'arbitre des destinées de la Hollande, de la France et de l'Europe..... Mais quoi! toujours des armées, toujours la guerre, toujours le fer et la flamme contre une nation, qui tour-à-tour digne d'envie et de pitié doit avoir enfin expié sa gloire par ses malheurs aux yeux des nations les plus jalouses! Non, le vrai sage, l'ami de l'humanité, le François sur-tout aime à placer ailleurs ses espérances. Le Peuple, que ses arts et son aménité distinguoient autrefois autant que sa bravoure, pourroit-il ne pas revenir enfin à son caractère? Fatigué de lauriers toujours teints de sang, après avoir moissonné les palmes de Mars, il voudra cueillir celles de Minerve. Après avoir vaincu l'Europe par ses armes, il entreprendra de vaincre, ou du moins d'éclairer par sa sagesse les peuples qu'il a aveuglés par ses excès: il écoutera des conseils qu'aucune défiance ne pourra lui faire suspecter; il prêtera l'oreille aux leçons de l'histoire; il portera

ses regards sur ses quatorze siècles d'existence ; il y découvrira les causes des cette grandeur, de cette puissance, auxquelles il étoit parvenu; mais il n'aspirera pas seulement à la puissance et à la grandeur: des idées de calme et de félicité reprendront quelque prix pour lui: il cherchera, verra dans ses annales comment la France fut jadis paisible et heureuse; et il cessera de livrer aux hazards des théories et des essais le repos et le bonheur qu'il peut s'assurer sous la garantie de l'expérience..... Cet espoir ne seroit-il qu'une illusion?,,,,,,,, Peut-être n'a-t-il pas pour base ces motifs de probabilité qui guident communément notre prévoyance... Mais, puisque la nature se lasse de ses rigueurs et qu'après des années qui ont étonné le Monde par l'inclémence des saisons, elle en produit qui nous étonnent par l'absence totale des frimats, pourquoi, dans l'ordre politique, n'espèrerions-nous pas un phénomène salutaire, après en avoir vu de si malfaisans ? N'est ce pas la même main qui dirige la marche de la Nature et qui règle les destinées des nations?